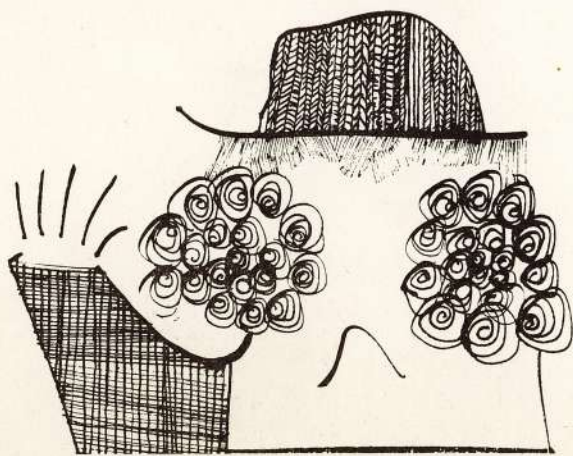


CERCLE DES ETUDES
ANTÉHISTORIQUES ET GÉOLOGIQUES
Association déclarée (Loi du 1^{er} Juillet 1901)
Siège Social : Ecole Saint-Martin-de-France
1, Avenue de Verdun
PONTOISE (S.-&O.)
— N° 4.254 —



11

**EXTRA
MUROS**



EXTRA-MUROS N° II .

Redacteur en chef : G.A.T.

Directeur artistique : PAVI .

Directeur commercial : G.Miege .

SOMMAIRE .

- Editorial
- Courrier des lecteurs
- Les elechards
- De la politesse
- Cercle antehistorique
- Publicite Extra-Muros
- Si vous la remcentrez...
- Les dossiers de l'ermitage
- L'annee derniere a Marienbad
- Objets inmanimes...
- L'avenir du theatre amateur
- Le phenomene hippie
- Poemes
- Essai sur le jazz
- A voir...
- Soir de Noël a Champerousse
- Lifetime
- Poeme:écriture automatique
- Calligramme
- Histoires d'entre-tombe
- Tribune libre

Couverture: R.Leygue

Mise en page/ G.A.T.

(Hep ! La mise en page
 s' est ne f' a pas fait tout seul...
 avec Pavi.)

2

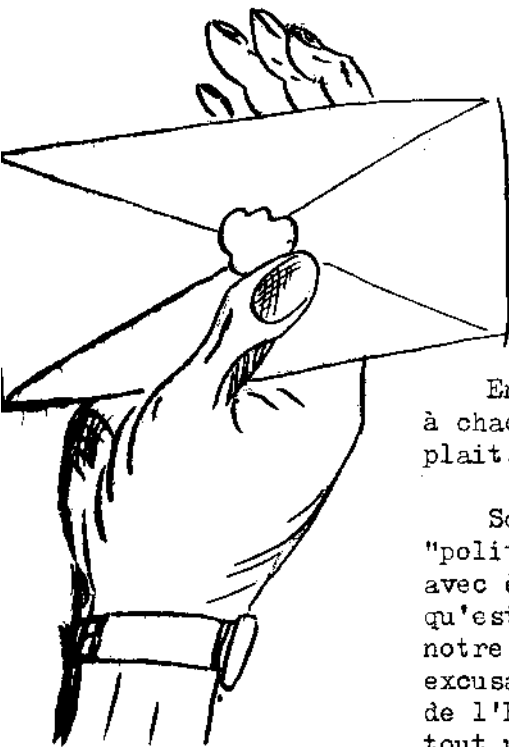
Lisez pas ; c'est l'Editorial !

11 numéros ! Extra muros a vieilli mais n'a pas mûri pour autant. Peut-être même que le nivellement progressif dont il a été l'objet se résume par un échec. Car enfin cette Force anarchique qui animait nos premiers numéros a progressivement dégénéré vers une platitude parfois exaspérante. Cela ne signifie pas pour autant que je regrette l'Extra muros en bas âge, mais je regrette l'esprit qui en était le principe. La sympathie des lecteurs, l'ardeur de l'équipe de rédaction laissaient entrevoir pour le journal un avenir prometteur. Malheureusement la dite sympathie s'est avérée n'être pour la majorité des lecteurs, qu'une vague curiosité qui trouvait un regain d'intérêt à la vue d'une nouvelle couverture ou aux propos dithyrambiques des vendeurs, ou s'il s'agissait de l'auteur d'un article, dans le but plus ou moins avoué de se procurer les plaisirs d'une masturbation cérébrale en confrontant le manuscrit primitif au texte imprimé. Quant à l'ardeur première de la dite rédaction, après une dispersion presque totale du comité, elle n'a plus animé que quelques rares membres... Aujourd'hui la rédaction se sent bien seule et Extra muros, je le crains, commençant à manquer d'air, s'essouffle et râle tristement.

Car enfin soyons lucides et regardons les choses en face ! Voilà trois ans qu'Extra muros existe et voilà trois ans que nous devons quémander nos articles, réclamer la participation des professeurs chez qui on refuse bien souvent les col-porteurs et les marchands ambulants (les savonnettes pour les aveugles ça n'a jamais donné grand-chose dans le corps professoral sauf lorsque l'un de ses illustres membres glisse sur l'une des savonnettes...) Voilà trois ans aussi que les noms qui apparaissent chaque année au bas de nos articles se limitent à une quinzaine de signatures différentes, voilà trois ans que nos ventes (sauf lorsqu'au même titre que les oeuvres charitables de la Conférence Saint Vincent de Paul, on a la pitié et l'extrême générosité d'épuiser nos stocks) ne se chiffrent pas à plus de 200 numéros, et lorsque je dis 200 c'est pour que le lecteur ne se sente pas trop seul !

Il s'agit aujourd'hui de faire le point, de dresser le bilan (avant de le déposer!) Avons-nous réussi ? Certes non, et je pense d'ailleurs qu'il n'est pas possible de parvenir jamais à nos fins. Mais l'important n'est-il pas d'approcher le plus qu'il nous est permis ce "point suprême"; et la réussite n'est-elle pas au prix d'une conquête lente et progressive. C'est là précisément où nous avons échoué; il n'y a pas eu d'évolution. Ah! mais il y a un nouveau papier, une nouvelle couverture, un nouveau mode de typographie ! Et alors, l'essentiel n'est pas là. Ce qu'il fallait c'est que chacun comprenne notre raison d'être, cet idéal dont nous nous réclamons et que nous avons trop de fois évoqué, et finisse par participer à cette réalisation.

Or nous sommes malheureusement obligés de constater que nous avons échoué dans ce sens, qu'Extra muros n'a jamais été que le journal d'une certaine rédaction, mais non pas le journal de Saint-Martin. Nous tenterons encore bien entendu de faire notre possible (et notre impossible !) pour parvenir aux buts que nous nous sommes assignés et ma foi si nous en restons là, je préfère passer mon baton de rédaction, pompeux, grotesque et ignoble, à un autre pantin qui viendra après quelques pirouettes, s'écraser dans le filet que Saint-Martin nous a réservé pour que l'on ne se fasse pas bobo !



Y'a du
COURRIER!!!

Entendons nous bien : la Tribune Libre est là pour permettre à chacun de parler de ce dont il a envie sur le ton qu'il lui plait.

Sorti de cette Tribune, il ne doit pas y avoir d'articles "politiques" dans le journal. Ce que nous refusons aujourd'hui avec énergie, c'est l'introduction dans ce journal de l'Ecole qui est Extra muros, d'une littérature gauchisante qui n'a, à notre avis, rien à faire ici. Ni elle, ni les post-scriptum excusant votre "camarade" gauchiste, qui ne faisant plus partie de l'Ecole, n'a pas à parler au nom du journal, qui est avant tout un journal réservé aux élèves.

Répondant donc à l'article de J.N.C. intitulé "De la Science Politique", nous refusons la création d'un club politique à Saint-Martin. Car sous le prétexte louable de vouloir faire bouger les élèves, J.N.C. ne vise en fait qu'une chose : répandre et propager son opinion en la matière, ce qui n'a plus rien à voir avec l'immobilité des élèves qui n'en seraient d'ailleurs pas plus "mobiles" pour autant.

Loin d'étaler notre culture politique, nous sommes fiers de la voir se maintenir à l'échelon individuel. Nous voulons que le journal reste apolitique car nous estimons que la politique est une chose, et Extra muros en est une autre.

Ni A.F. ni Bolchos dans le journal !

J.M. PIATON.

Grâce à la création, par d'éminents politiciens, d'un club politique, Saint-Martin qui pêche terriblement selon vous par l'absence de cette activité, va trouver une dimension nouvelle. Délicate attention de votre part, mais vous vous méprenez ! Monsieur, vous nous insultez ! La politique existe à Saint-Martin mais on n'y milite pas et on ne donne pas l'occasion de militer, voilà tout.

Quelle gentillesse que de vouloir inviter des êtres incultes sans aucune conscience politique. Il semble que chez vous la culture se résume dans la soumission aux dynamiques gauchistes sartriens.

Inculte et inconscient dites-vous ? Qu'en savez-vous ? et d'ailleurs qu'avez-vous cultivé ? Vous êtes initié ! et à quoi, je vous prie ?

La science politique nécessite culture et labeur, dites-vous; ces deux qualités semblent vous faire défaut.

Lequel de nous est le plus impudique ? Etes-vous bien conscient ?

A mon tour je tire la sonnette d'alarme pour demander aux lecteurs d'Extra muros de réagir devant tant d'insouciance.

J. IMBERT.

LES CLOCHARDS.

Vive la puanteur
d'une crasse imposante
d'une incroyable odeur

respirer le parfum
de dessous le Pont Neuf
qui dépasse de loin
ce bon champoing à l'oeuf

s'énivrer du fûmet
d'une bonne semelle
plutôt que de crever
d'une viande femelle

sentir que nous parvient
cette impression de bien
par la candeur tranquille
d'un repas difficile :

et s'assoupir enfin
sur un croûton de pain
aux senteurs de nos pieds
cette odeur mélangée.

S.T. CR.

5

DISCOURS sur l'origine et les fondements de la POLITESSE

"La politesse est la première et la plus engageante de toutes les vertus sociales".

Locke

Rappelez-vous c'était... l'an dernier (éh oui déjà !) lors de la projection de "L'Année dernière à Marienbad". Pour ce film particulièrement déroutant, nous avons invité Monsieur Grimbert, ami de Colpi qui avait participé au film, et assistant réalisateur T.V. Nous vous avons demandé à cette occasion de bien vouloir rester après le film pour la discussion, de façon à profiter de la présence de Monsieur Grimbert qui nous a (enfin ceux qui sont restés) d'ailleurs grandement éclairés sur un film à première vue obscur. Deux faits, pensions-nous, devaient vous inciter à nous faire bénéficier de votre présence et surtout de votre participation.

Le premier était votre intérêt sur le cinéma en général et sur ce film en particulier.

Le deuxième était tout simplement une question de politesse.

Vous nous sembliez a priori remplir les deux conditions requises. Alors comment expliquer votre fuite honteuse certes mais surtout lamentable ?

Le désintéressement ? Mais n'est-il pas fonckèrement incompatible avec votre fonction de membre du ciné-club (que les lecteurs particulièrement bouchés aient l'amabilité de bien vouloir relire mon article "Ciné-Club ?" dans le précédent numéro d'E.M.).

Manque de politesse... Comment se peut-il ?

Tous les bons principes que vos gentilles mamans n'ont sans doute pas manqué de vous inculquer se sont-ils envolés au vent tels des billets de banque ?

Cette vie en société (la votre surtout soit dit en passant) que vous nous lancez parfois au nez tel un épouvantail d'un autre monde, cette vie qui pour vous implique le respect d'autrui, à condition, bien entendu, qu'autrui ce soit vous. Eh bien non puisque moi aussi je fais partie de votre monde (hélas !!!), moi aussi je vais agiter le même drapeau que vous mais beaucoup plus haut. Si vous voulez être respecté, respectez d'abord les autres. Quand quelqu'un accepte de se déplacer pour venir vous parler,

vous devez de l'écouter, même si vous n'êtes pour rien à sa venue et même s'il n'a rien de bien intéressant à dire, ce qui malheureusement pour vous, n'était pas le cas de Monsieur Grimbert. Votre petit confort bourgeois bien gentillet nous sommes prêts à l'accepter à condition qu'il soit au moins poli (si je puis dire).

Deux solutions se présentent à nous pour expliquer votre conduite :

1. La bêtise à l'état pur... permettez-moi de ne pas m'étendre davantage sur ce symptôme si répandu dans nos régions.
2. Votre manque d'éducation... Et pourtant vous êtes à Saint-Martin, donc par déduction vous sortez d'une bonne famille bien conformiste, bien... (enfin comme la mienne ou presque).

Alors je ne peux comprendre et je suis tout naturellement conduit à choisir la première solution et pourtant vous n'êtes pas des imbéciles bien entendu.

La définition du bourgeois moderne que Monsieur Maurice Donnay donne dans ses pensées, semble ici confirmée : "Il a toute la faiblesse de l'esprit fort, tout le jésuitisme du libre-penseur, c'est le parvenu diplômé, le champion de la liberté autoritaire, de l'égalité ambitieuse et de la fraternité égoïste".

Croyez-vous que ce soit cela ? Non, vous non plus, n'est-ce pas... Alors c'est à nous, c'est à vous, de nous prouver que ce n'est pas cela mais autre chose de "bien mieux". Mais pour cela il faut agir, c'est à dire pour vous réagir. Alors seulement, mais seulement alors, un jour vous serez des hommes ... peut-être.

PAVI.

P.S. (1) : Cet article ne paraîtra qu'après la projection de "Jules et Jim" de F. Truffaut où nous aurons la chance d'accueillir Monsieur B. Revon, scénariste-dialoguiste de Truffaut. J'espère que nous ne subirons pas une nouvelle fois le spectacle de votre déchéance.*

P.S. (2) : Nous tenons à remercier vivement les 1 ou 2 professeurs qui ont si gentiment répondu à notre invitation et qui sont venus si nombreux à la projection. Encore une fois merci...

* Note rédaction : Et nous n'avons pas eu à le faire fort heureusement.

+

Cercle des Etudes Antéhistoriques et Géologiques.

Le Cercle a été créé en 1956 par le Père Chrétien; son but était de parfaire les connaissances des futurs géologues et archéologues, et d'apporter un supplément d'information à tous les autres. Vers 1961 le Père pensait transformer ce petit "club" en une association déclarée selon la loi du 5 Juillet 1901. Ce projet fut réalisé, et, en 1963 l'annonce de la création de cette nouvelle association fut publiée au Journal Officiel; l'ancien club de collège était devenu une association ouverte à tous.

On pouvait entrer dans le Cercle à partir de la 3^e; encore n'était-ce là qu'un Cercle préparatoire ayant un bureau particulier. Dans ce "petit Cercle" on écoutait des exposés du Père Chrétien, et de plus chacun avait le droit et même le devoir de faire lui-même un petit exposé. A partir de la 2^e, on entrait dans le Cercle proprement dit. Chaque membre pouvait assister à des conférences avec documents à l'appui, les membres pouvaient toujours faire des exposés sur un travail personnel ou sur un sujet qui les intéressait plus particulièrement. En outre les membres, selon leurs aptitudes et leurs goûts, pouvaient effectuer des petits travaux de laboratoire sur des documents venant de Cergy : études de sédiments, dessins techniques, photos, études de fossiles.

Vers 1965, au Cercle s'est ajouté une nouvelle activité : la fouille de la "Balastière" à Cergy. La fouille, tout en étant une activité indépendante du Cercle, est ouverte à tous les membres et fournit de nombreux sujets d'études. La fouille de Cergy concerne des sédiments fluviatiles du Quaternaire dans l'interglaciaire Riss-Würm. Le but est d'étudier, pour la région de Cergy, le Quaternaire en général : géologie-flore-faune-habitat humain; ce genre de fouille est assez rare, chacun peut donc y trouver un centre d'intérêt.

Le Cercle, maintenant, reprendra ce qui avait été fait auparavant, avec toutefois quelques petites différences. Le Cercle sera ouvert aux élèves de 4^e - la cotisation sera de 5 F. pour un an - il y aura non seulement des conférences mais aussi des films. Ces conférences et films ne traiteront pas obligatoirement de géologie, il y aura : préhistoire, archéologie, ethnologie, et tout ce qui peut avoir un rapport direct ou indirect avec le but du Cercle. Tous les membres auront accès à la fouille de Cergy. Le Cercle sera placé sous la présidence de Monsieur Farine avec la collaboration de Monsieur Michel, Maître-Assistant à la Faculté des Sciences et Rédacteur en Chef des "Cahiers Géologiques".

Donc pour poursuivre cette oeuvre, nous demandons à ceux que le Cercle intéresse de remplir la fiche ci-jointe. Ces fiches seront remises aux représentants du Cercle dans les maisons, et s'il n'y en a pas, directement à Malebranche.

Remettre les fiches à :

| | | |
|--------------|-------|--------------|
| Ermitage | ----- | : Girés |
| Château | ----- | : Merle |
| Martimprey | ----- | : Wambergue |
| Saint-Benoit | ----- | : Rabinel |
| Malebranche | ----- | : Blanchard. |

A découper ou à reproduire

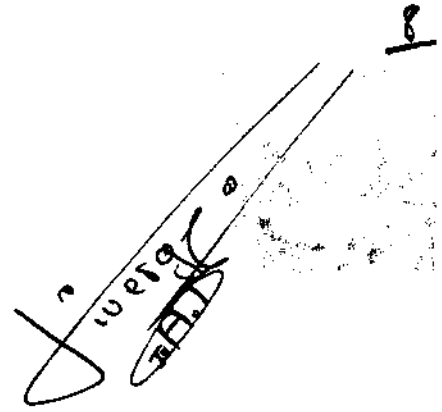
Nom :
Prénom :
Maison et classe :

Je désire participer aux activités du Cercle des Etudes Antéhistoriques et
Géologiques. Signature
Montant de la cotisation annuelle : 5 F.

PUBLICITÉ: NOUS ON SE FOUL PAS AU MONDE

Chaque année
des dizaines de millions
de personnes achètent EXTRA-MUROS
Pourquoi?

Parce que E.M. est un
livre qui rend service.
EXTRA-MUROS
dépanne tout le monde!



avec EXTRA-MUROS pas de problème!

"Avec EXTRA-MUROS vous avez réponse à tout".

VOUS AUSSI, FAITES CONFIANCE A EXTRA-MUROS

VOUS HESITÉZ
CHEZ VOS PARENTS?

PATÉ SANDWICH
POUR LE 12!

TOUTE LA PRESSE A PARLÉ DE E.M

LES GRANDS QUOTIDIENS DE PARIS

LES GRANDS QUOTIDIENS DE PROVINCE

FORCE OUVRIÈRE

Unique non seulement par la diversité
des matières qu'il traite mais surtout par sa
méthode et par ses points de vue particuliers.

LES SOUTIENS.

EM vous permettra de prendre part à
toute discussion politique, économique,
scientifique, technique, littéraire...

EXTRA MURROS

L'AURORE.

Un instrument de travail irremplaçable
pour l'écolier comme pour l'homme d'affaires.

COMBAT.

Des renseignements fondamentaux et
variés, souvent introuvables ailleurs sans de
longues recherches. Apporte des précisions
occuls et inattendues.

LA CROIX ROUGE

Un précieux outil de référence.

JOURNAUX ÉTRANGERS

L'HUMANITÉ.

Une espèce de guide Michelin du Savoir.

LE PARIEN LITTÉRAIRE.

« Inimaginable. »

...TRISTESSE DE...

L'ÉDUCATION NATIONALE.

Amateurs de mots croisés à vos E.M.

L'INSTITUTEUR et L'institutrice

En tout homme sommeille un curieux.
EM s'adresse à lui.

LA VOIX DES PARENTS.
Instrument de travail pratique

LA VIE CATHOLIQUE ILLUSTRÉE. Re! Me!

Une encyclopédie aussi précieuse à
l'homme d'affaires qu'à l'écolier. Un excel-
lent instrument de références.

LE PEUPLE.

Il est peu d'ouvrages aussi surprenants.
Il doit être constamment à portée de la
main. A toutes les heures du jour, et en
toutes circonstances... même en vacances.

La Presse bourgeoise: ça ne va pas...

UBU à Paris: c'est de la MERDE!

S i V O U S L R ENCONTREZ...

- Ces lignes, je les dédie à Madame Romain, et à tous les autres, ceux qui connaissent son antre, son coeur.

"... Cette bohème-là, c'est mon tout, ma richesse,
Ma perle, mon bijou, ma reine, ma duchesse..."

Je vais sans aucun doute vous l'abimer un peu, mais elle est si belle dans sa candeur que vous la verrez toujours comme telle, je l'espère, à travers ces lignes.

C'est une petite ruelle pavée, un ciel souvent nuageux, une mansarde démantelée, un escalier fatigué, et une porte verrouillée qui entourent et protègent et surveillent cette âme chère, cette chère pauvre âme.

Le jeudi après-midi nous allons boire ses paroles et lui faire goûter notre présence; je crois qu'elle nous aime mais suis certain que nous l'aimons. Cela fait chaud dans le coeur, vous savez, de recevoir de telles paroles, peut-être insensées en fait, mais dites sur un ton si vrai, si sincère : "Tout ce que j'aime c'est mes gosses ! Parce que eux ils sont intelligents!" Elle est un peu notre déesse; il faut la vénérer, la cajoler, la choyer; il faut accepter ses réprimandes, ses confidences, vivre ses humeurs, et pénétrer ses désirs. Mais lorsque l'on a accepté de respirer l'âpre parfum de son ambiance lointaine, ce n'est plus alors une obligation mais un plaisir intense que l'on ressent en accomplissant ces rites; faire tout cela, c'est vivre une longue, interminable, et parfois pénible prière que nous aurait peut-être inspiré au départ Saint Vincent de Paul.

Mais ce n'est pas une main lourde qu'il faut poser sur la poignée de cette vieille porte sombre et dépeinte; il faut y aller le coeur vide, vide et accueillant, avec quelque chose de gai et de riant sur les lèvres et dans les yeux. Car elle est jeune notre duchesse, elle est jeune et belle, et rieuse aussi : "J'aime ça moi, les gens qui me font rire. J'aime pas les neurasthéniques... oh non, j'aime pas les neurasthéniques !".

Ce sont ses yeux, sa bouche, ses joues, ses mains, ses bras, qui vous racontent leurs histoires; c'est son corps entier qui nous parle, c'est son esprit affiné par les ans qui nous juge. Elle est superbe notre perle. Elle est bonne, chaleureuse, suppliante à sa manière; elle sait beaucoup de choses, comprend une foule de choses; elle est simple, simple et compréhensive aussi : "Moi, je suis toute simple : je peux rencontrer un pouilleux qui m'arrête dans la rue, je lui répondrai."

Chaque jeudi lorsque mon coeur gravit cet escalier épuisé, parvient enfin à ce palier incertain, et cogne à cette porte défiante, il s'interroge toujours sur le timbre qu'aura la voix de la mort, un jour... Mais notre bijou est une source intarissable de vie et de bonheur...

de L'ERMITAGE

Découvrir l'homme : ce qu'il est ... le situer dans les divers milieux où il évolue; percevoir la complexité des diverses relations - conscientes ou inconscientes - qu'il tisse tout au long de son existence; comprendre sa vie, parsemée d'obstacles pour le franchissement desquels la pleine connaissance de ce qu'il est, de ce qu'il a mission d'être, est nécessaire.

Tel est le thème retenu pour cette première série de conférences formant ce qui a été baptisé du nom de : "Dossiers de l'Ermitage".

Si le projet a pu paraître présomptueux, il s'inscrit dans le souci de s'accoutumer à ce style de conférences, d'accepter les différences dans la présentation, d'exercer l'esprit critique à l'égard des théories émises qui n'engagent que leurs auteurs. Le But se révèle donc double : richesse du contenu - éducation d'une habitude de travail.

Dans cette optique, un comité restreint a élaboré un plan de recherches centrées sur l'HOMME que nous avons voulu pour commencer situer dans sa spécificité biologique et psychologique et que nous allons pouvoir suivre, partant de cette plateforme, dans sa longue errance au travers de sa vie de travail, conjugales, militaire, affronté qu'il sera aux problèmes de races, et à celui de la liberté, recherchant des loisirs, ou se perdant dans l'artifice que constitue la drogue ou l'érotisme, enfin assistant à ses débats existentiels qui le mènent vers un pourquoi auquel Dieu est peut-être une réponse.

Tel est le but visé, poursuivi. L'expérience est encore à l'état de genèse, mais sa croissance et sa maturité sont certaines si l'on se réfère au sérieux et aux aspirations et exigences de ceux qui ont accepté d'assumer le poids que représente la mise sur pied de ce cycle de conférences, du choix des orateurs, de la mise au clair des développements et de la rédaction de ce qui forme : "Les Dossiers de l'Ermitage".

A la requête d'Extra Muros à qui va notre reconnaissance pour avoir bien voulu insérer un article pour célébrer cette naissance, voici un résumé de la première conférence.

Extraits de la conférence donnée par le Docteur François BENTON.

"Il m'importe ce soir d'envisager, moins l'homme dans sa totalité, que de l'étudier dans son humanité ou plutôt, à travers ce qu'il y a de spécifiquement humain dans cet animal rationnel".

pour ce faire le Docteur va gravir la hiérarchie des Etres montrant comment, l'Evolution ascendante de l'ensemble de la zoologie ne retranche pas, mais ajoute toujours à ce qu'il y a auparavant.

Du Lombric : "êtres inférieurs : articulations entre deux neurones sensitifs et moteurs, et puis centres régulateurs d'une fonction dite végétative. Nous sommes en présence d'une régulation automatique", nous passons aux mammifères inférieurs qui possèdent : "au dessus du même axe nerveux que nous avons déjà vu surmonté du cerveau végétatif, un deuxième étage, qui déjà, au sens propre, est un cerveau et qui contient les centres de la vie instinctive et de la vie affective".

Puis aux primates où apparaît le Cortex, enfin chez l'homme où ce cortex prend une importance capitale : "chacune de ces cellules nerveuses ayant une action propre, étant capable d'enregistrer quelque chose, de retenir, de provoquer quelque chose, suivant qu'elle a un rôle sensitif, ou moteur, ou encore, troisième grand rôle, un rôle d'association".

La hiérarchie des êtres nous a conduit à l'homme disposant d'un ensemble cérébral où le Cortex jouit d'une spécificité grandiose, il va donc nous éclairer sur cette complexité.

A l'aide d'exemples pris dans la Parole et sur l'utilisation de la Main, le conférencier va montrer le rôle joué par les centres d'arrivée et de départ situés dans notre Cortex :

Centre d'arrivée : "organes de la vue, de l'audition..., ces organes de perception ont déjà leur centre d'arrivée dans le cerveau inférieur vers le Cortex. Ce qui fait qu'il y a prise de conscience, ce qu'on appelle intégration des sensations visuelles que nous pouvons percevoir".

Centre de départ : "qui sont des centres moteurs qui font que nous pouvons faire des gestes volontaires, sans que ce soit des automatismes, car nous avons dans notre vie un certain nombre d'automatismes".

Un assez long et très intéressant développement nous conduit à la constatation du rôle important joué par la motricité de la main et la motricité de la parole : "Ce sont deux piliers qui peuvent entre autre chose caractériser l'espèce humaine, et on peut dire que la main a été chez l'homme un petit peu à l'origine du langage. Elle a permis au langage de se développer".

Le cerveau est donc la plaque tournante de notre activité humaine : "Il est capable de retenir quelque chose. Lorsque nous avons une sensation qui est arrivée au cerveau, elle s'y inscrit. Elle ne le quitte pas. Elle s'y inscrit d'une manière tout à fait biochimique, tout à fait micromoléculaire". Il apparaît donc comme lieu de connaissance.

"Dans le cerveau primitif des animaux dont je parlais, il y a également l'acquis; chez eux l'instinct et l'affectivité l'emportent très loin sur l'acquis. Pour nous, nous constatons :
- emmagasinage du cerveau par la mémoire
- association des informations emmagasinées
- transmission possible des informations emmagasinées.

Et là je viens de faire une nouvelle articulation très importante : TRANSFORMATION POSSIBLE.

C'est à dire que nous sommes les seuls animaux, les seuls êtres zoologiques capables de transmettre à d'autres êtres, les associations qu'ils ont faites à l'intérieur, c'est à dire capable de retransmettre les résultats de la pensée, capable de transmettre à d'autres le fruit d'une expérience.

Donc possibilité d'acquisition par les associations; possibilité de transmis-

sion par les centres de la parole qui se sont développés d'une manière très abondante chez l'homme."

Nous comprenons donc l'importance du langage et donc de la mémoire distinguant entre : "la mémoire génétique, c'est à dire transmise par nos grands pères; la mémoire sémantique, c'est à dire le langage, tout l'acquis transmis par les générations précédentes, qui nous ont été communiqué oralement; la mémoire personnelle, qui est le fruit de notre propre expérience, et qui déclenche, comme je vous l'ai dit, une modification cellulaire".

"Ce pouvoir d'emmagasiner des connaissances, de pouvoir les transmettre à l'aide du verbe, à l'aide de la parole, fait que pour l'homme, le mot a une puissance extrême".

"Donc pouvoir extrêmement puissant du verbe qui différencie l'homme de l'animal. Ce dernier a lui aussi une mémoire personnelle, mais elle n'est pas liée à la signification de la chose, elle est liée au fait d'évidence pure".

Après une étude détaillée sur l'incommunicabilité des êtres en raison de la diversité des expériences acquises, le docteur conclue donc :

"Le comportement humain intègre donc les expériences; construit une représentation du monde extérieur, classe les événements, et les associe, enfin, il est capable d'imaginer les événements extérieurs. Et comme il sait parler, il peut communiquer aux autres son expérience subjective."

o o

Dans une seconde partie, le conférencier donne une brève étude du système hormonal et de son rôle unique dans l'homme. Puis s'attache à présenter les conditionnements du comportement auxquels l'homme est soumis et aux altérations qu'il situe avec précision tant du côté biologique que du côté psychologique, accordant une place prépondérante à l'affectivité.

"Nous dépensons une énergie considérable à modérer, à remettre à leur place ces centres primaires qui bouillonnent à l'intérieur de nous? Egalement, notre comportement est conditionné par l'expérience que nous avons pu en avoir.

Pratiquement la grande majorité de nos actes de tous les jours, est ainsi conditionnée par l'expérience que l'on en a eue.

Tout ceci se fait par des associations dans notre Cortex, associations pré-établies, conditionnant le comportement. Toutes choses qui sont à un degré infiniment moindre chez l'animal".

o o

Du statut individuel, monolithique, le Docteur Berton va s'étendre sur les rapports inter-relationnels qu'il va situer en s'appuyant sur l'aspect sexuel.

"Nous avons donc une vie relationnelle qui est une vie sexuée".

et il précise bien que :

"Il y a dans notre cerveau primitif le centre de la libido, le centre de la conservation de l'espèce, qui a une force extrême. Ce désir sexuel, cette composante

de la vie courante qui fait que nous sommes toujours en relation avec des êtres qui sont sexués, s'intègre et est transmis au niveau du Cortex, toujours par ces aires associatives, et possède une signification humaine qui dépasse singulièrement et qui déborde la simple fonction génitale de reproduction".

Dans cette réalité sexuée, dans cette communicabilité, le langage acquiert une place prépondérante :

"Le langage est une des fonctions propres à l'homme. Mais qui dit langage, dit personne à qui parler. Or peut-être est-ce un de nos drames contemporains. Lorsque nous sommes hommes, nous avons quelque chose à exprimer, quelque chose à dire, parce que nous avons une pensée qui a associé des informations, et des idées, et que nous avons une parole qui permet de les dire".

mais il nous faut constater que : "C'est un fruit de l'expérience : Nous souffrons toujours en tant qu'homme, d'avoir l'impression que ce que nous avons voulu dire , n'a pas été vécu, n'a pas été perçu de la manière que l'on aurait voulue, par l'auditeur. Ce qui signifie que la grosse difficulté de la vie humaine est une difficulté de Relations."

Le docteur clôture sa conférence en précisant nettement que : "Nous ne pouvons nous connaître, que par un biais, que par une "réflexion", que par l'autre".

Mais que nous devons nous rendre à l'évidence que :

"Nous sommes fondamentalement angoissés, nous ne somme jamais fondamentalement heureux, parce que nous sommes toujours conditionnés, non pas par l'organisme, non pas par le Psychisme, mais surtout par les rapports des psychismes entre eux, par les rapports des individus entre eux."

LIREZ MAI LES ARTICLES DE PAUL; ILS SONT TRÈS ANCIENS LE NUMERO CI !
N.R

L'ANNÉE DERNIÈRE À

MARIENBAD

"L'année dernière à Marienbad", film de Resnais et dont le scénario fut écrit par Robbe Grillet, est passé pour la première fois sur les écrans dans les années 60. Il ne s'agit pas d'un film à intrigue, il n'y a pas de "suspense", pas de rebondissements, pas d'action, rien qui tienne le spectateur en haleine. Il n'y a même pas de personnages ou si peu ! Et si en toile de fond, apparaît un décor, il n'est que la résultante, souvent décomposée, d'une perception antérieure. C'est ce processus si bien expliqué par Breton, dans sa préface des contes d'Achim d'Arnim, qui se déroule ici : "Découvrir dans la représentation le mécanisme des opérations de l'imagination et faire dépendre uniquement celle-là de celle-ci, n'a bien entendu de sens qu'à la condition que le moi lui-même soit soumis au même régime que l'objet, qu'une réserve formelle vienne ébranler le "je suis". Bien qu'ici le phénomène ait une texture beaucoup plus complexe que ce seul mécanisme, cette citation de Breton, décrit avec une grande précision, le travail de l'une des trames de ce même processus. Mais avant d'aller plus avant, je crois qu'il faudrait préciser que ce film est soumis à la libre interprétation de tous, que chacun y projette sa propre subjectivité, et c'est ce qui en fait la richesse et l'originalité. C'est ainsi que Marienbad apparaît comme une véritable oeuvre d'art qui n'a d'autre fin qu'elle-même, n'est soumise à aucune exigence extérieure, ne défend aucune thèse, ne signifie rien, mais est elle-même "signification".

Pendant tout le début du film, la caméra se promène dans les couloirs et les salles d'un immense château, tandis qu'une voix au timbre monocorde, accompagne l'objectif dans son champ d'exploration. Mais juste quand l'image apparaît avant cet "inventaire" (disons mieux cette récupération) on a l'impression de s'enfoncer lentement, de disparaître dans l'écran, de nous incruster dans la pellicule. L'écran soudain se "dérobe" sous notre regard et nous entraîne dans un monde inexploré, ce monde des images entrechoquées que nous allons bientôt découvrir, dans les canaux d'interpénétration du subconscient et de l'imagination.

Pendant ce temps d'exploration, le château ne nous est présenté, disons "représenté" que sous quelques angles, et la caméra ne retient de ces salles et de ces couloirs que quelques aspects : des moulures, des miroirs, des lustres, des colonnes, une affiche. Puis ce sont des personnages, immobiles, figés, statuesques que l'on rencontre au détour des couloirs. Enfin l'on débouche dans une vaste salle, où un groupe de gens sont assis, muets et impassibles comme des poupées de cire. Tous ces fragments, ces êtres figés sur leurs chaises, ou debouts dans ces couloirs sont les matériaux récupérés et rassemblés de la mémoire. Ce ne sont que des "impressions rétiniennes" enregistrées inconsciemment. D'où l'aspect disparate de ces matériaux. Lorsqu'un événement se déroule sous nos yeux, et que nous essayons plus tard de le reconstituer, seuls les éléments qui nous ont frappés restent gravés dans notre mémoire, et le reste est oublié, dégradé ou assimilé à ces autres éléments. Ici on assiste à la resurgence d'une atmosphère, qui a besoin pour se reconstituer, de s'agripper à ce "relief" récupéré. La voix qui accompagne la caméra semble être un élément de cette recherche, et peut-être l'évolution "concrétisée" de cette recherche même.

C'est à partir de maintenant, c'est à dire de l'instant où, après avoir observé tous ces personnages figés sur leurs chaises, nous les voyons s'animer, que le

"processus" va se mettre en marche. Difficilement au début, avec des accords, des hésitations, comme s'il y avait un refus ou une appréhension à passer du domaine de cette pétrification (qui reste encore au niveau de la conscience), au monde prodigieusement mouvant et effrayant de l'inconscient (c'est ainsi que les personnages s'animent, puis reflètent ensuite, pour reprendre vie à nouveau). Mais ce processus qu'est-il ? C'est la récupération d'un certain passé (soit qu'il se limite à un décor, soit qu'il s'élargisse à des événements vécus antérieurement) et la projection de ce passé dans un futur imaginaire où le désir n'est cependant pas maître ! Etant à l'origine d'un conflit incessant avec d'autres forces qui émanent et de son subconscient, et de cette récupération. Ainsi ces forces entravent l'épanouissement de son imagination (il s'agit du personnage dont le film est pour nous le psychisme, il s'agit donc du film lui-même peut-être seul réel personnage) et de sa puissance de désir d'une manière subjective et objective (c'est à dire qu'il s'échappe dans des "stratifications" inconnues qui sont pourtant celles de son propre mental. Je dis subjectif car ces "stratifications" sont siennes, mais objectif parce que le "moi" est traité en objet par le subconscient, de même que tous ces matériaux, mais cette fois par le "moi").

"C'était l'année dernière à Marienbad ou peut-être à Friedrichstadt". Mais personne ne se souvient de rien, lui seul se souvient ou veut se souvenir de quelque chose d'un événement qui aurait eu lieu entre "elle" et lui. C'est elle qu'il va poursuivre dans ce château, qu'il va chercher sans cesse, au milieu d'une société desséchée, parce que privée de sa substance vitale. C'est ainsi la source de tous les lieux communs mais aussi de l'incommunicabilité des êtres à travers ces mêmes lieux communs. A un moment du film, on voit deux hommes marcher dans une salle. Tous deux énoncent d'effrayantes banalités, mais ne s'écoutent parler ni l'un ni l'autre. Parfois durant deux secondes, on les voit parler, sans les entendre, et lorsque le son revient, ce que dit l'un n'a aucun rapport avec ce que disait l'autre avant la rupture, chacun poursuivant son idée parallèlement. Si dans cette société on "discute", ce que chaque individu peut dire est toujours parfaitement impersonnel. C'est ainsi que cette neutralité est un obstacle pour "lui" s'il veut atteindre celle qui le hante, c'est un obstacle à sa "vitalité", à sa puissance de désir puisque c'est un "obstacle mort". C'est cette même masse inerte et sans vie qui entrave sa spontanéité. Mais lorsque dans ce corps mort il retrouve le point électif du désir, cet obstacle, que le seul mouvement du "désir prospectif" animait, et qui oscillait sous son souffle et sa pénétration, vaincu, surmonté, redevient statique. Ainsi lorsqu'il "la" rencontre dans le bar, où les gens sont rassemblés, avant que ne se produise la scène de la chambre, chacun des individus se fige brusquement, et elle seule reste animée.

Alors se déroule une scène particulièrement saisissante du film "Vous souvenez-vous, je vous avais dit que je monterais dans votre chambre après le diner" Lorsqu'il prononce ces paroles, elle le regarde avec effroi et à mesure qu'il poursuit son récit, elle s'éloigne comme horrifiée, et soudain pousse un cri en laissant tomber son verre. Entre temps, des images se sont imbriquées durant le récit, où l'on peut voir la chambre qu'il décrit. "Vous étiez assise sur le lit dans votre robe de chambre". En réalité la robe de chambre telle qu'elle nous apparaît n'est absolument pas identique à celle qui nous est décrite. A mesure qu'il avance dans son récit, ce qui se passe sur l'écran reste parfaitement différent de ce qu'il raconte. C'est parce que le personnage refuse; il refuse d'être créé de cette façon-là, il lutte contre la puissance de désir et d'imagination, il veut conquérir son indépendance, se libérer de son "créateur projecteur" et s'assumer. Car si ce personnage est effectivement un de ces matériaux de base dont nous avons parlé, "son intégrité", je veux dire son unité, ou tout au moins l'image qu'"il" en avait, lutte contre la gratuité de cette projection qui ne fait aucun cas de ses propres lois et rompt

l'unité même du personnage. Mais si "elle", ce personnage n'appartient pas à ces matériaux, c'est alors qu'elle est le produit d'une imagination en conflit avec des forces subconscientes qui entravent son accomplissement. ~~Quoi~~ ^{Quoi} qu'il en soit de ces deux hypothèses, il est clair que des forces en présence font obstacle à cette projection. D'ailleurs, dans ce cri qu'elle poussé, en lâchant le verre, n'y a-t-il pas l'horreur du "viol", d'un viol profond et menaçant. "Vous alliez vers la porte, rappelez-vous". Mais elle ne va pas vers la porte, elle est plaquée contre le mur, comme pour s'agripper, pour résister contre ce vent qui l'emporte, qui "l'in-porte".

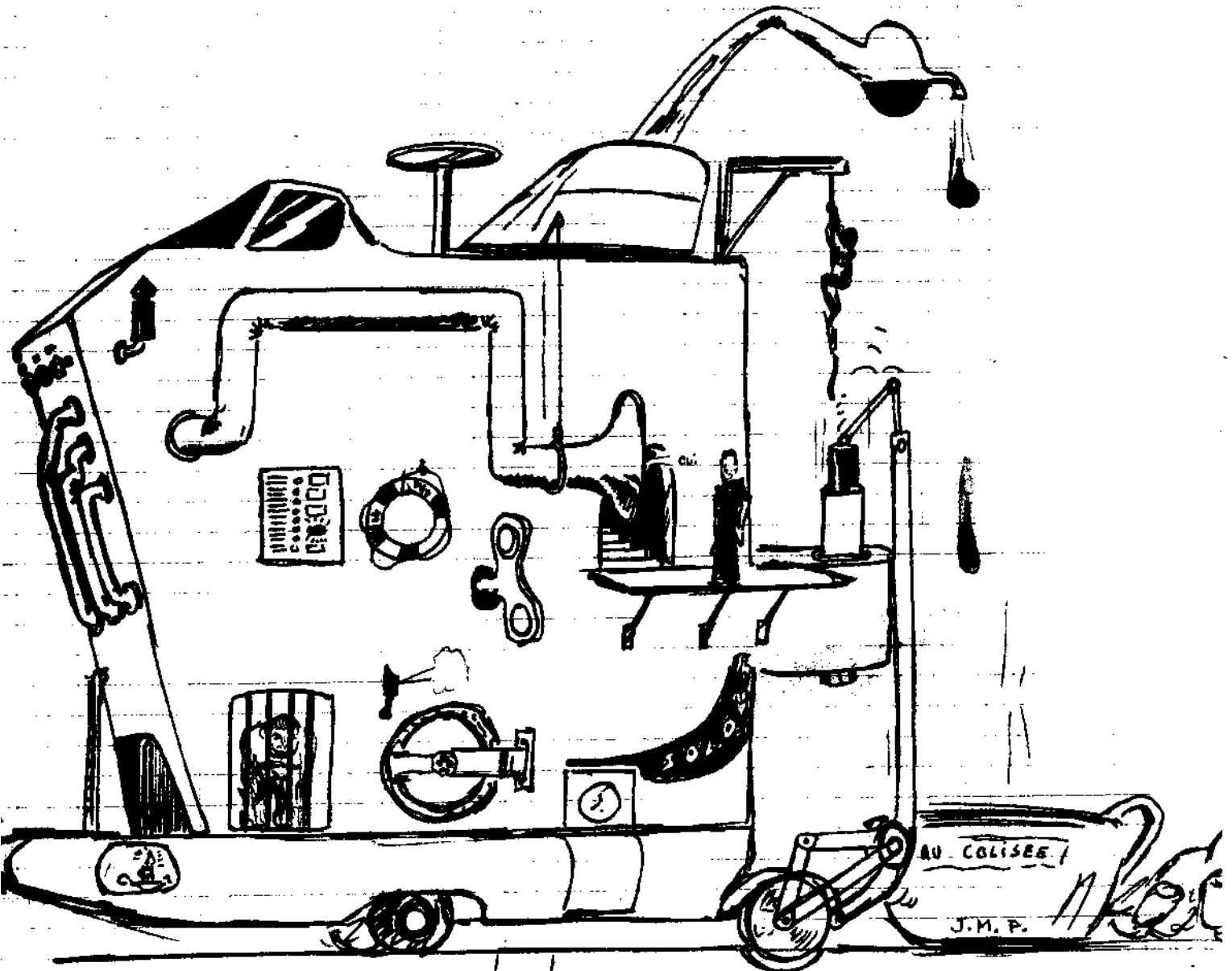
Quant au prétendu mari, qui est-il au juste ? Ce personnage macabre au sourire énigmatique et vainqueur, est lui aussi une de ces forces obstacle, disons plutôt qu'il est l'obstacle lui-même, infranchissable, terrible, dont les ramifications se perdent dans ces personnages robots, qui en signalent partout la présence. Le fameux "jeu de Marienbad", quoi de plus irrédicible (je ne dis pas mathématiquement). Ces doigts qui se referment sèchement, comme des pinces de crabe, pour saisir le nombre exact d'allumettes, voilà l'implacable obstacle, le noyau même. Lorsqu'ils sont tous deux ("elle" et "lui") au fond du parc, la nuit, et qu'il parvient presque à la persuader de quitter le château, on entend soudain dans l'une des allées du château, l'araignée en marche qui vient pour "la" récupérer, dans son inextricable toile. Mais pourquoi soudain cette barrière de pierre s'effondre-t-elle à l'endroit même où "il" était assis entraînant sa disparition ? En fait il n'a pas disparu, il est toujours là, mais d'une manière différente, c'est l'autre aspect de lui-même qui demeure vainqueur. L'affrontement était impossible, le désir en voie d'accomplissement, étant poussé à l'extrême de sa puissance, la tension étant trop forte. Il faut que l'une des forces s'efface devant l'autre. Plusieurs fois cependant ils sont tous les deux en présence, pendant le jeu des allumettes, ou encore lorsque le mari "lui" explique l'origine de cette statue qu'ils ont contemplée dans le parc, lorsqu'en somme il anéantit à nouveau cette puissance de désir qui leur avait permis de donner à la statue un souffle de vie prodigieuse que la plate et navrante étiquette historique vient immédiatement détruire (A propos de cette statue il y aurait quelques pages à écrire comme d'ailleurs de mille autres scènes ou images du film. Mais sa richesse même nous oblige à ne considérer que sous certains angles les plans d'ensemble).

Ce sont ainsi ces forces contraires qui se sont imposées, et en réalité s'imposeront toujours. S'"il" peut une fois, un jour, au fond du parc, l'embrasser, elle finit par le repousser, car son "intégrité de personnage" lui défend cet acte, et c'est en réalité lui-même qui s'en détache. Il ne parvient ainsi jamais à l'épanouissement total de son désir, et finit par la tuer, seule issue possible à un conflit insoluble. C'est ainsi que la mari tire sur elle et la laisse morte sur le plancher. Mais cette solution ne le satisfait guère, car enfin il a beau tenter de faire disparaître l'objet du conflit, celui-ci resurgit toujours. Alors que penser à la fin du film de ce départ, où tous les deux ensemble finissent par quitter le château, ou tout du moins, s'apprentent à en sortir, et lorsque du haut des escaliers apparaît "le double". En réalité le conflit est toujours présent et l'on reste manifestement sur un point d'interrogation, qui est tout à fait dans la lignée du film, qui ne saurait avoir de fin, car il n'a pas de commencement.

Ces longs couloirs qui nous apparaissent soudain en ~~éclairé~~ ^{sournois}, voici à nouveau ces forces qui se substituent et donnent au décor leur atmosphère. Et c'est ainsi, durant tout le film, une opposition perpétuelle de forces contraires, une "in-tension" profonde. C'est à partir de ce processus de récupération et de projection par l'imaginaire que viennent se heurter les forces subconscientes issues du même esprit, mais qu'une cohésion profonde, qu'elle soit celle-même d'éléments du subconscient, ou celle d'un souvenir bien précis, empêche de réaliser pleinement.

Ne pourrait-on pas ainsi résumer Marienbad, par cette phrase d'Antonin Artaud "Un état d'extrême secousse, éclairci d'irréalité, avec dans un coin de soi-même un morceau du monde réel". Mais quoi qu'il en soit, nous pourrions verser beaucoup d'encre, nous ne dirions jamais rien de vrai, mais c'est notre propre vérité que chacun de nous apportera. Car au fond, à travers le film, ne sommes-nous pas l'unique et suprême personnage ?

G.A.T



ET UN CAFE EXPRESS! UN!

G.A.T. je trouve qu'il abuse sur le papier.

Note de la direction artistique

Objets

INDIVINÉS

NOUS N'AVEZ DONC PAS

77
L'ÂME...

Lecteur, toi qui chercherait dans ces lignes quelque message maléfique, tourne les talons et éloigne-toi prestement de ces lignes vénéneuses. Elles ne sont point pour toi.

Mais toi "Lecteur", puisque c'est également comme cela que l'on t'appelle, toi qui, dans ces lignes, ne cherche rien, toi qui n'attend rien, toi qui est là car il faut bien être quelque part, alors, toi, lis ces quelques mots ils te sont destinés...

Dans ces quelques lignes il n'y a rien. Elles sont vides comme un verre que l'on a déjà bu, elles sont creuses comme... comme toi. Elles n'ont pas d'autre but que de mettre des mots les uns devant les autres comme l'on met un pied devant l'autre pour marcher parce que c'est la tradition depuis que le monde existe.

Ces lignes, lecteur, je te les dédie, elles sont ton reflet, elles sont... toi, ces lignes lecteur c'est toi !

Après tout lecteur tu as bien raison, reste comme tu es, reste creux, reste vide, une cruche vide se casse moins facilement qu'une pleine, alors... Infortuné lecteur, reste bien heureux dans ton coin, te mêlant intimement avec la tapisserie sale du mur, la tapisserie qui ne vit pas non plus car elle n'est pas faite pour ça, elle. Cache-toi et laisse les autres travailler, laisse-les se démener, s'abrutir à ta place. Toi lecteur, contente-toi de tendre, un jour, par erreur une pièce de 1 Fr. à un de ces vendeurs hirsute et agressif qui te propose d'acheter cet Extra-Muros que nous avons fait pour toi. Alors, mais seulement alors, lecteur, relève fièrement la tête et dis d'une voix claire et assurée : "J'ai participé." Cela est vrai, lecteur, tu as participé puisque tu as payé. Il est vraiment ignoble, lecteur, que ces gens, avec qui tu as participé si intimement, aient l'audace de te traiter, toi, leur plus fervent collaborateur, de bourgeois, d'inutile, d'imbécile, d'impoli, de lymphatique, et j'en passe.

Mais comment ne peuvent-ils pas voir que ta place est justement là, entre un pont et un moulin à vent, au milieu d'une scène de chasse, entre deux billets de banque, au milieu des fleurs, sur le papier jauni qui décore le mur là-bas au fond de la salle.

Comment ne pas comprendre que tu n'es fait que pour ça. ?

Comment oser te demander à toi d'écrire un article pour ce stupide "canard" ?

Comment oser s'étonner et s'indigner que tu ne le fasses pas ?

Comment peut-on ne pas comprendre que les statues ne vivent pas et jamais ne vivront ?

PAVI.

P.S. : Et maintenant, lecteur, mouille vite ton doigt et tourne rapidement la page avant que le vide de ces lignes ne te remplisse...

De notre envoyée spéciale dans les pays extérieurs :

" L'avenir du théâtre amateur ... "

Théâtre professionnel ou théâtre amateur ? Problème souvent évoqué et qu'a essayé d'expliquer par ces quelques lignes, celui qui fut pendant dix ans le Président de la revue "Nos spectacles".

"Il en est de l'art du comédien comme des autres arts : ou bien on lui demande un moyen d'existence, ou bien on n'attend de lui qu'un divertissement. Dans le premier cas, on se range au nombre des professionnels; dans le second, des amateurs. Mais l'art de ceux-ci ne diffère en rien de l'art de ceux-là (...) Ce qu'il manque à l'amateur, le plus souvent, ce sont les dons particuliers, qui assurent d'emblée la qualification, ou qui le désigneraient pour un emploi : le tempérament, la voix, la plastique, la beauté, ou même la disgrâce physique. Ces dons naturels perfectionnés par l'étude et par le travail, confèrent au professionnel une maîtrise généralement refusée à l'amateur. Et c'est une des raisons pour lesquelles celui-ci n'a pas voulu courir le risque de vivre de son art."

Mais il est surtout une qualité que possède le comédien amateur; nous l'appellerons l'enthousiasme passionné de la scène. C'est ce "feu sacré" qui compense les maladresses et les imperfections techniques de celui-ci et lui permet d'égaliser en quelque sorte le comédien de métier. C'est grâce à cet amour du théâtre qu'une troupe d'amateurs arrivera à son but, qui est de monter "sa pièce", de la jouer devant un public plus ou moins qualifié, et peut-être même, de perpétuer ses répétitions au cours d'une "tournée théâtrale".

Combien de peintres, de poètes, d'artistes dits "du dimanche", ou crus tels, sont devenus les maîtres ! Dans le seul théâtre, citons tout d'abord Jacques Copeau qui fut sans aucun doute le premier : il était venu au théâtre par le détour des galeries de peinture et de la critique dramatique. Ses disciples, Dullin et Jouvet, suivirent la lignée de leur maître. Et il en est ainsi de beaucoup d'autres...

Ces hommes du dehors, ces irréguliers, ces aventuriers, en un mot ces amateurs, ce furent eux qui délivrèrent le théâtre de la chaîne de l'académisme et qui y réacclimatèrent la poésie. Authentiques génies d'avant-garde et de conquêtes, ils surent créer un nouveau style dramatique. Régénéré plusieurs fois par de grands amateurs, pourquoi le théâtre ne le serait-il pas une fois encore ? Il a besoin d'un sang neuf; il manque d'oxygène, il étouffé à Paris, écrasé de charges et de servitudes étrangères.

La vogue des festivals de plein air, où les amateurs peuvent se tailler la part du lion, ne lui offrirait-elle pas des chances de renouveau ? Tout d'abord il y retrouverait une liberté perdue, puisqu'il se débarrasserait de mille contraintes architecturales et administratives des salles closes. Il agrandirait son répertoire (car on peut sur une scène de plein air représenter des ouvrages interdits au théâtre fermé). Il ferait une place au génie créateur de certains dont il

étendrait presque à l'infini ses horizons. Enfin il rendrait au public sa ferveur et lui communiquerait la foi qui l'anime.

Sylvie DUBOIS.*

* Et une grosse bise à Sylvie (Note du directeur artistique)

MOUVEMENTS.

Je marche dans le soir qui tombe
Portant mon linceuil de nuages
Accusé par le regard vague
De l'hernaphrodite qui jongle .

&

Je cours dans le jour qui se lève
Tirant mon cerf-velant de neige
Noir comme un buste mutilé
Dans un chant d'ailes déployées .

PAVI.

PAVI s'empiffre sur les recettes du journal
Note de la rédaction.



LE PHENOMENE HIPPIE

Ecrire sur le phénomène hippie semblerait à première vue dépourvu de tout intérêt tant on croit en définitive le problème simple, et ses données bien connues. C'est malheureusement là que réside l'erreur et la vulgarisation du mot Hippie pour désigner n'importe quel chevelu à l'accoutrement original a induit en erreur la majorité des esprits. En réalité, le phénomène se limite strictement aux Etats-Unis d'où il est originaire. Classé aujourd'hui dans les parasites invertébrés, le hippie en Europe, est l'objet d'une curiosité amusée, ou d'une tolérance indifférente et résignée ou d'une indignation, qui à vrai dire n'anime plus que quelques vieux acariâtres; on ne va pas se mêler de faire de faire des distinctions; hippie = parasite + sale + drogues...

Je ne vais donc pas parler du spécimen européen qui ma foi est souvent dépourvu d'intérêt et quelque peu "gratuit" en comparaison des américains.

Tout a commencé à Harvard en Janvier 1959 du jour où un jeune docteur en psychologie Timothy Leary, âgé de 38 ans, d'origine irlandaise, ancien catholique converti à l'hindouisme, entre au centre de "recherches sur la personnalité" de l'université. Lorsque je dis tout a commencé, ce n'est que pour donner un point de repère. En réalité, bien avant, le mouvement avait été amorcé par la "Beat generation" dans les années 50 et les leaders du mouvement comme Ginsberg, Burrough, Kerouac prônait déjà les bases de la philosophie hippie. Pour être encore plus exact, il faudrait remonter à la découverte d'une drogue, en 1938, le L.S.D. 25, par un docteur chimiste de son état : Albert Hoffman. Après avoir ajouté une composition de Diéthylamide à une solution d'acide Lysergique, le chimiste ne sachant que faire de la curieuse potion, baptise cependant sa découverte en allemand "Lyserg saie Diethylamide" ou en abrégé L.S.D., et place l'éprouvette dans un placard où il l'oublie pendant... 5 ans. C'est ainsi qu'en Avril 1943, retrouvant l'éprouvette, le chimiste après s'être interrogé sur la nature du breuvage, avale (fortuitement paraît-il !) une très petite dose de ce L.S.D. Quelques minutes plus tard, terrassé par la drogue, Hoffman est en proie à des hallucinations fantastiques. Redevenu conscient, il tente à nouveau l'expérience et écrit dans un rapport médical sur sa prodigieuse découverte : "Il est particulièrement remarquable d'observer que tous les sons (par exemple le bruit d'une auto qui passe) sont transformés en sensations visuelles de sorte que pour chaque bruit, une image correspondante changeant de forme et de couleur, comme un kaléidoscope, se produit."

Le monde scientifique et militaire alerté par Hoffman s'emparera de la découverte, les uns voyant dans le L.S.D. un moyen capable de vaincre certaines maladies mentales comme la schizophrénie ou physiques comme l'alcoolisme, les autres pour observer que un litre seulement de la redoutable potion suffirait pour plonger dans l'inconscience, et pendant 6 heures au moins, toute la population d'un pays comme les Etats-Unis ou l'U.R.S.S. C'est alors que Timothy Leary suivant la voie tracée par Aldous Huxley (qui s'était très tôt livré à des expériences hallucinogènes en absorbant certains champignons, comme nous le verrons plus loin) va intervenir dans le débat, entraînant avec lui toute une jeunesse en quête de vérité bien plus que d'une quelconque évasion, chère aux gens bien pensants et scatologiquement moraux !

Leary renvoyé de Harvard, tempête pour poursuivre ses "expériences intérieures". Au nom de la science et de la démocratie, il réclame ses droits. La presse s'empare du scandale et en moins d'une semaine l'Amérique prend conscience du phénomène "psychédélique"; étudiants et intellectuels de New-York viennent se joindre au nouveau prophète, tandis que la faune des chevelus "beats nick" et autres endormis sur les routes de Californie, s'intéressent d'un oeil entrouvert à ce mouvement naissant.

Leary arrêté s'explique et s'indigne en hurlant : "Je suis coupable de chercher la vérité, enfin la vérité !". Il appuie son argumentation de preuves, il affirme que sur 1.000 personnes auxquelles il a fait absorber du L.S.D. (et parmi lesquelles se trouvaient 69 ministres religieux) 75 % de ces sujets ont reconnu avoir atteint un état mystico-religieux intense. "Nous ne voulons plus penser de façon binaire, blanc ou noir, bien ou mal, haut ou bas... Nous allons trouver le troisième état psychique, le seul où l'Homme peut connaître le dieu amour-vérité" orient les "mutants psychédéliques".

Le débat s'élargit, chacun s'en mêle, des théologiens aux scientifiques, en passant par les poètes, les écrivains et les politiciens. Leary profite alors de la confusion pour poursuivre son mouvement. Mais si l'Amérique est ébranlée, elle n'est pourtant pas unanime dans l'indignation. Franchement combattus par certains, Leary et ses amis sont soutenus dans leurs quêtes par des personnalités; des poètes historiens comme Robert Graves qui élabore une thèse sur l'influence des drogues dans les civilisations méditerranéennes, Alain Ginsberg l'un des leaders de la "Beat generations", des acteurs comme Cary Grant, des écrivains comme Bud Schulberg, et surtout Aldous Huxley. Dans son livre "Le phénomène hippie" Michel Lancelot consacre un chapitre au grand écrivain dont l'influence fut prépondérante sur le mouvement psychédélique. Je crois qu'il est utile de s'y arrêter quelque peu.

Huxley, bien connu par son livre "Le meilleur des mondes", reste pour beaucoup le visionnaire des années d'avant guerre, le prophète de notre monde moderne. Si d'autres ouvrages de cette époque sont aussi passés à la postérité, ceux correspondant à sa période mystique restent souvent peu connus en Europe. Or c'est avec trois de ses livres qu'il prépare à la jeunesse américaine un terrain propice à la "révolution psychédélique" (1950-1955) et au phénomène hippie (1966-1968). "Cette trilogie hallucinogénique" comme dit Lancelot, comporte : "Les portes de la perception" 1954, "Le ciel et l'enfer" 1955, et "L'île" 1962, sans la lecture desquels il est difficile de comprendre les hippies pour qui ces ouvrages furent livres de chevet.

Après avoir rencontré en 1953 le Docteur Humphrey Osmond, Huxley accepte avec empressement de servir comme cobaye à des expériences hallucinogènes. Huxley cherchait à connaître par une drogue hallucinogène ce dont ont si souvent parlé les mystiques ou visionnaires de l'histoire, tels Saint Jean de la Croix, le Père de Foucault pour l'Occident, et Rama Krisma et Sivânanda pour l'Orient. C'est dans "Les portes de la perception" qu'il relate les effets de ses expériences. Après avoir dépeint les hallucinations colorées, et les modifications de conscience dont il fut l'objet, il explique comment lentement l'expérience est devenue profondément mystique et comme il a compris pour la première fois ce "qu'était la vision de la béatitude, la sat chit ananda des Hindous, la félicité de l'avoir conscience". Faisant le bilan de son premier voyage à la Mescaline, il conclut "c'est ce que les théologiens appellent une grâce gratuite non nécessaire au salut, mais utile en puissance, et qu'il faut accepter avec gratitude si elle devient disponible". D'autre part, dit-il, la drogue n'altère pas l'aptitude à se souvenir et à penser correctement "je n'étais pas plus bête que je ne le suis d'ordinaire",

24

raïlle-t-il. Aldous Huxley pensait que la drogue permettait de nous redécouvrir, de ravalier notre personnalité et de mieux comprendre "sous un éclairage nouveau - celui de la lumière blanche des mystiques - certains messages laissés par des esprits supérieurs ou peut-être méconnus ou incompris". Enfin Huxley voulait libérer à travers la drogue notre égoïsme matérialiste, réaliser l'unité avec le monde. Il ne s'agissait pas de rejeter la réalité quotidienne, mais au contraire de l'aimer - et non de la subir - au point de déceler en elle quelques traces divines.

Leary, à la tête du mouvement psychédélique va recevoir une aide considérable d'un jeune philosophe Alan Watts et peut-être plus encore d'un jeune théologien d'Harvard du nom de Walter Pahnke qui présente une thèse en Juin 1963 afin d'obtenir son doctorat en philosophie et qui se proposait d'analyser et d'établir les relations entre les drogues hallucinogènes dites psychédéliques et la conscience mystique. Dans cette thèse intitulée "Drug and mysticism" Walter Pahnke relate l'expérience suivante qui plus tard sera exploitée dans la presse sous le titre du "Miracle de la chapelle Marsch".

Après avoir réuni vingt volontaires, étudiants en théologie comme lui, Pahnke leur proposa - ayant formé au préalable cinq groupes de quatre personnes - de rejoindre un état mystique semblable à ceux racontés par des saints et autres mystiques orientaux, et cela après avoir absorbé trente milligrammes de L.S.D. "Il vous suffira ensuite d'être honnêtes et nous saurons si l'expérience est convaincante. Connaissant par votre culture religieuse ces états extatiques, tels qu'ils sont décrits, vous êtes plus aptes que beaucoup pour en juger", conclut-il enfin. Mais Pahnke, afin d'éviter toute affabulation ou délire imaginatif n'avait fait absorber qu'à dix étudiants de la vraie drogue, l'autre moitié ayant absorbé sans le savoir 200 milligrammes d'acide nicotinique "qui produit sensiblement les mêmes sensations physiques, mais aucune expansion profonde de la conscience". Seuls les étudiants ayant pris le vrai hallucinogène déclarèrent avoir vu "la lumière blanche d'une pureté absolue tandis qu'ils s'enfonçaient profondément en eux-mêmes".

L'expérience provoqua de vives réactions et contribua à rendre Pahnke célèbre aux Etats-Unis et à répandre la révolution psychédélique. Et puis tout alla très vite. Leary fonde une revue psychédélique qui, bien que bénéficiant d'un faible tirage, a une importance considérable pour le soutien du mouvement; car si le journal en question connaît une si large audience, c'est qu'il fait appel aux savants, psychologues et théologues, les plus connus; des experts en drogue se sont exprimés librement sur ce sujet fascinant. Certains articles furent rédigés par des personnalités étrangères, comme Alain Daniélou, Henri Michaux. C'est précisément le ton sérieux de la revue, son étonnante qualité littéraire et sa tenue rédactionnelle tout à fait remarquable, dans une présentation originale qui en feront le succès. Leary s'était installé dans une propriété à Millbrook près de New-York dont le loyer était payé par un jeune banquier milliardaire. Grâce à ce mécène, il peut poursuivre ses expériences, dans son étrange maison, où alternent toutes sortes de symboles hindous dans un univers oriental et mystique. En Décembre 1965, Leary est appréhendé par la police avec sa fille et condamné à trente ans de prison pour détention de stupéfiants. Un mois plus tard, à la révolution psychédélique décapitée, fait place ceux que l'on peut désormais appeler les hippies.

Ils arrivent, ils sont là de plus en plus nombreux tous les jours, venus de tous les coins d'Amérique, sans jamais s'être concertés, parcourant les routes, escaladant les collines, ils arrivent tous à San Francisco, étonnés de retrouver ceux qu'ils croyaient avoir définitivement quittés, et heureux de voir tant de

leurs semblables. Au début de l'été 1966, ils sont plus de 50.000. Que font-ils "tous ces gosses fleuris", que veulent-ils allongés dans l'herbe avec ces visages où l'on peut encore voir briller les lueurs de l'enfance. Il ne s'agit pas, comme beaucoup l'ont pensé (je ne vomirai pas quelques nouveaux qualificatifs sur ceux-là) de traîner dans les rues, de se laisser aller à la paresse, et à la facilité, et de ne rien faire derrière leur masque chevelu et crasseux, où viennent pousser toutes sortes de fleurs qui, comme chacun sait, ont quelque prédilection pour le fumier ! Mais si nos clochards parisiens sont sales, mous et parasites, les hippies n'ont rien de commun avec ces dégénérescences (sans porter aucun jugement de valeur sur les dites dégénérescences).

Après l'âge de la révolution psychédélique, les hippies vont adopter très rapidement une conduite beaucoup plus large et généreuse que celle de leurs prédécesseurs. Leur premier objectif : prêcher et pratiquer l'amour sous toutes ses formes individuelles et universelles. Jésus, ce type merveilleux, sera un de leurs guides. L'autre maître à penser des hippies sera Gandhi. Par leur conduite, les hippies voulaient réveiller et faire renaître la tendresse dans le cœur des hommes qu'ils approchaient, épanouir leur sensibilité écrasée sous le néon blanc des villes et le béton sombre des buildings géants. Ainsi au milieu de cet univers oppressant, les hippies cherchaient la joie dans la beauté, la couleur et les fleurs, et voulaient surtout - et sans cela il n'y aurait jamais eu de mouvement hippie - connaître Dieu. Si des prêtres et des théologiens se sont crus obligés de leur faire remarquer que Jésus et Bouddha qu'ils aimaient tant n'auraient guère apprécié leurs goûts mystiques pour les drogues, et qu'ils se conduisaient comme des hérétiques, les hippies répondaient que Jésus et Bouddha avaient été eux aussi, à leur manière, des "irreligieux" guidés par la voix de leur cœur et de leur conscience, tous les deux partisans du libre examen. Tous deux, disaient-ils, n'ont retenu de la tradition que ce qu'ils ne pouvaient pas ne pas admettre, et ont été avant tout des réformateurs de croyances établies et des ennemis plus ou moins avoués - l'un en est mort sur la Croix d'infamie - des autorités religieuses d'alors. Si en leur reprochant leur hargne contre les dogmes, on les taxait de contradictions, en prétendant qu'ils sortiraient tout naturellement de leur expérience psychédélique un nouveau dogme, ils répondaient que c'est sottise et orgueil de croire que la loi de Dieu puisse être écrite et que ce qu'ils désiraient, c'était trouver Dieu par leur propre voie en se laissant porter par le courant de leur temps. "God religion is in your heart", la première loi de Dieu est la paix; les dogmes ne sont bons qu'à diviser les enfants de Dieu. Il fallait vivre selon ce que leur dictait leur conscience, sans tenir compte d'autres considérations.

Mais parvenir à Dieu supposait parcourir un long voyage, et pour s'exposer à la lumière blanche, il fallait se préparer au choc qui en accompagnait la révélation. Pour épargner aux hippies cet aveuglement, et cette peur atroce des forces toutes puissantes, la nécessité d'un manuel guide s'imposait. C'est d'ailleurs ce qu'Aldous Huxley avait déjà préconisé. Lorsque sa femme, lors d'une de ses expériences, lui avait demandé s'il était possible de fixer ce que le livre des morts tibétains appelle la "lumière blanche", Huxley avait répondu "peut-être, mais seulement s'il y avait quelqu'un pour me parler de la claire lumière. C'est une chose que l'on ne pourrait pas faire tout seul. C'est là l'intérêt, je le suppose, du rituel tibétain; quelqu'un assis là tout le temps en lui disant ce qu'il en est". C'est ainsi que parmi tous les textes orientaux susceptibles de convenir, on en retint deux "Le livre des morts tibétains", et le "Tao te king" de Lao Tseu. Timothy Leary remania profondément ces deux ouvrages qui parurent dans leur nouvelle adaptation américaine sous le titre de "L'expérience psychédélique (tirée du livre des morts et dédiée à Aldous Huxley) et les prières psychédéliques

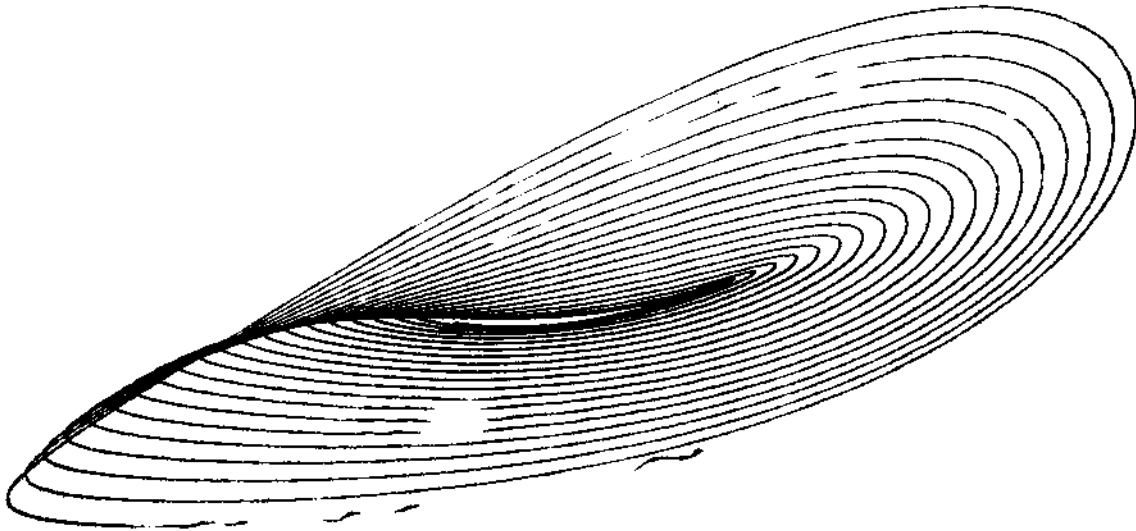
(d'après le Tao te king). Ces livres connurent un succès foudroyant, et l'on peut avancer, comme le note Lancelot, que les hippies ne furent pas les seuls à les utiliser... On voyait ces hippies de quinze à dix-huit ans, allongés dans l'herbe, vautreés sur les pelouses, le sourcil froncé et l'air grave, tâchant de lire consciencieusement ces ouvrages, auxquels vraisemblablement, la plupart ne comprenaient rien. Mais il ne s'agissait pas d'un jeu; il y allait de leur existence profonde, du sens qu'ils lui assignaient; on ne joue plus quand on cherche Dieu. Cependant, si le livre des morts thibétains n'est pas d'un abord facile, l'adaptation qu'en avait faite Leary était encore moins comestible ! Au fond, à travers la drogue, les hippies cherchaient aussi à dépasser l'hallucination pour comprendre au-delà, que ces apparitions n'étaient que la révélation de leur personnalité, la précision d'une conscience cachée que la drogue amène à découvrir. De cette grande doctrine de libération de soi-même, Leary a tiré un livre-conseil que l'on pourrait surnommer "de l'art et de la manière de se droguer avec les hallucinogènes sans perdre les pédales". Dans ce livre, il prépare le jeune initié à son voyage et procède à la façon d'un mode d'emploi philosophique ! car ce qui est étrange et très particulier au L.S.D., c'est que l'on peut choisir son mode de voyage, et décider a priori de ce qui va se passer; le voyageur peut désirer une expérience introvertie ou une expérience extravertie, et selon ce qu'il choisit, doit "meubler" l'un ou l'autre de ses voyages. Nous ne nous étendrons pas davantage sur les rites et cérémonies hippies car notre propos ne s'arrête pas là. Ceux qui voudraient en connaître davantage peuvent se reporter au livre de Michel Lancelot "Le phénomène hippie" qui est bien documenté et dont nous tirons ici nombre de renseignements.

A San Francisco les hippies se sont remarquablement bien organisés. Car pour appliquer les principes généreux du mouvement il fallait aider, nourrir, vêtir, loger, tous ceux qui arrivaient... C'est alors que l'un d'eux, Emmet Grogan, de souche irlandaise comme Leary, eut l'idée des diggers. Il crée des diggers free stores, où les hippies peuvent s'habiller, et se nourrir gratuitement. Grogan, opportuniste, pour trouver tout cet argent en avait sans doute fait appel à la "mauvaise conscience" de certains hommes d'affaires richissimes. Mais l'essentiel de ce qu'il a recueilli - et ce n'est pas le moins étonnant - fut constitué par des dons de gens de condition plus modeste. Pour aider les hippies les enfants cassaient leurs tirelires, les commerçants faisaient régulièrement une petite ponction à leurs stocks. Des ménagères et femmes du monde, à pieds ou en voiture de luxe, apportent des effets dont elles ne se servent plus. Les fermiers viennent donner le surplus de leurs récoltes et les entreprises de transports apportent des cargaisons entières de vivres qui pour une raison ou pour une autre, risquent de s'avarier dans les entrepôts. Des orchestres pop prélèvent de leurs cachets pour donner au mouvement. Cahill, le directeur de la police, voit tout ça d'un mauvais oeil et procède à des fouilles ou aux arrestations de ceux qui dorment encore à la belle étoile en attendant d'être logés. Il annonce aussi qu'il y aura des interrogatoires serrés pour ceux qui n'auraient pas leurs papiers. Mais le Conseil Municipal n'est pas d'accord avec son représentant de la loi si socialement louable, et bien qu'il y ait cette affaire de drogue, San Francisco désire protéger ses "enfants de la paix". William Brown, un noir délégué du représentant au congrès Philip Burto, déclare "les hippies ne sont pas une horde d'envahisseurs barbares. Ils sont nos enfants, les vôtres, les miens, exerçant leurs droits de se déplacer librement dans ce pays qui très bientôt n'appartiendra qu'à eux. Vous n'êtes pas des châtelains médiévaux pouvant à leur guise fermer les portes de la ville et se retirer derrière leurs murs... Ne les rejetez pas aujourd'hui car vous ignorez les conséquences que pourraient avoir demain votre geste". Presque tout le monde applaudit.

Cahill, pour se venger, voulut alors prouver qu'"ils" étaient sales. Il obtint de visiter 1.400 appartements. Mais sur 65 cas d'insalubrité signalés, 16 seulement sont imputables à des hippies. Après tout les hippies ne font de mal à personne et rendent souvent volontiers service sans exiger le moindre salaire, se contentent d'un repas frugal et d'un matelas pour dormir. Ils refont des peintures, coupent du bois, recouvrent des toitures, viennent distraire par leurs chants une communauté de vieilles gens, d'infirmes et de déshérités. La décision est prise; les hippies reviendront et seront les bienvenus. Personne ne sait que ce sera leur dernier été.

Fin de la 1ère partie.

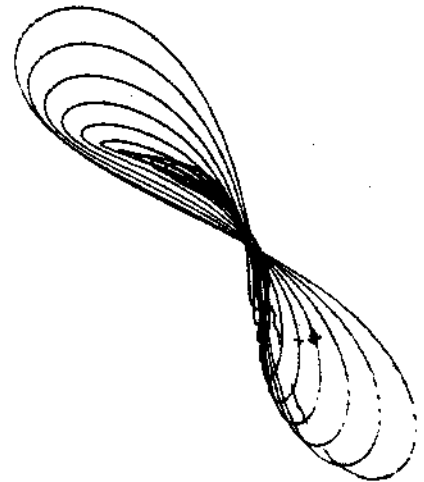
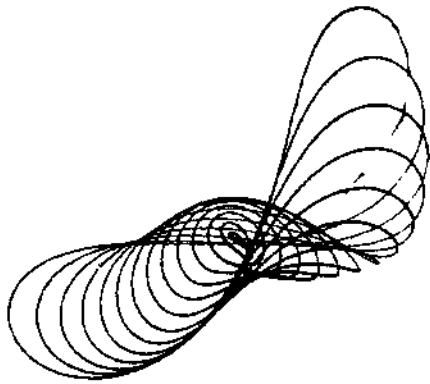
G.A.T.



Vous trouvez pas que G.A.T. il fricette du côté a Marcellin ?

Note de la direction artistique .

POÈMES



Poème

Mon âme chante dans la nuit
Et sur le corps de ma maîtresse
Epanche toute sa tristesse
Et l'oubli à jamais détruit

Mon âme pleure dans la nuit
Existant tableau qui s'empure
Tel un phallus cloué au mur
Quand sonne à l'horloge minuit

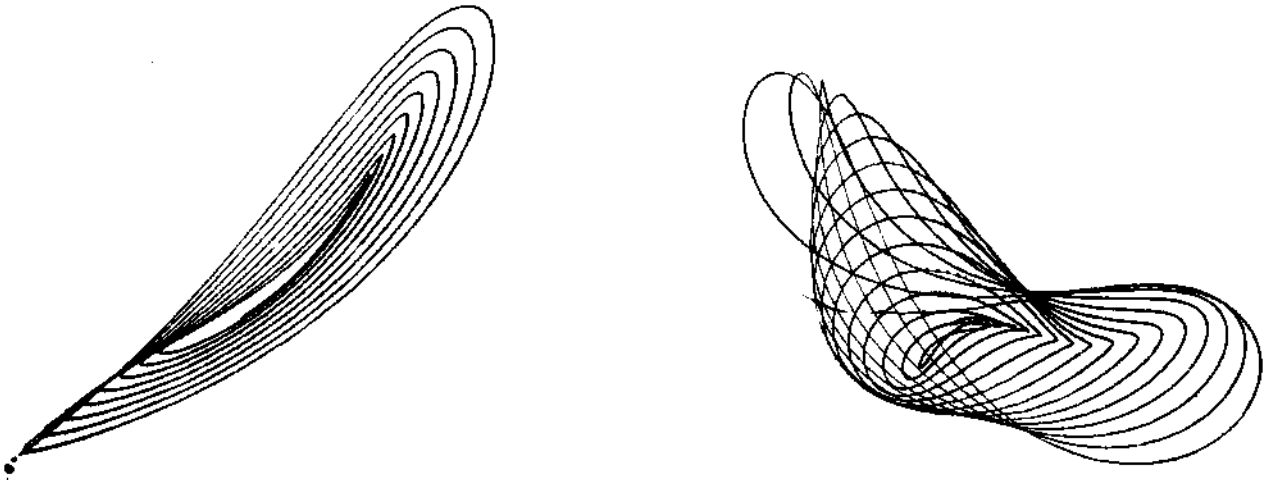
&

Mon âme râle dans la nuit
Centre d'ombre et de lumière
Toujours regardant derrière
Au Golgotha la croix qui luit

&

Mon âme est morte dans la nuit
Montant au ciel nuage astral
Au jour à l'instant fatal
Mon âme est morte dans ma nuit.

&



SOLITUDE

Le ciel aux yeux rouges regarde à ma fenêtre
 Et les arbres tordus en brisant leurs racines
 Rampent alors sur le dos bossu des collines
 Accourant pour pouvoir de ma vue se repaître

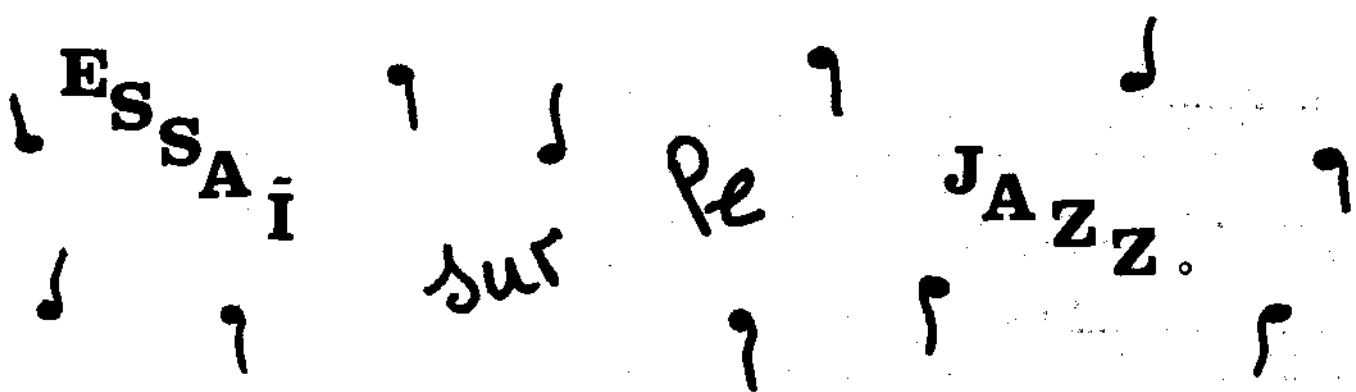
D'étranges animaux à la démarche lente
 Doucement s'approchent en roulant de grands yeux
 Il vient à leur bouche une bave incessante
 Qui s'étale par plaque sur leur corps adipeux

Les rats, de ma cave par milliers, ont surgi
 Se pressant derrière la porte de bois blanc
 Et les vers du fumier en poussant de grands cris
 Dessinent sur le sol des rivières de sang

Le lierre aux vitres agrippant ses dix doigts
 S'insinue bientôt au travers des carreaux
 Et le soleil verdâtre accroupi sur le toit
 Étouffe la maison entre ses bras trop gros

II

Mais quand le château s'est ce soir écroulé
 Il n'y avait alentour plus rien qui ne bouge
 Tout avait disparu sauf mon cœur qui traînait;
 Je ne l'ai reconnu que parce qu'il était rouge.



Avant de se lancer dans l'histoire du jazz, il faut tout d'abord retracer ses origines et définir un peu ce qu'il est.

Les origines du jazz :

Le jazz est une production directe des noirs, esclaves dans les plantations de canne à sucre de Louisiane, aux U.S.A. Mais il a deux sources différentes.

- sources blanches : les noirs se sont inspirés des danses européennes, des fanfares jouées par les blancs.
- origines noires : les chants de travail.

Ainsi subissant toutes ces influences, une forme de musique est née, jouée par les noirs, à travers laquelle ceux-ci exprimaient leur tristesse. De cette sorte de musique découlèrent plusieurs branches :

- le negro spiritual
- le rag time, était une mélodie syncopée jouée essentiellement au piano par des noirs privilégiés qui savaient lire la musique
- le blues, qui est une sorte de synthèse des influences folkloriques. Le blues développe un thème de lamentation. Au début, il est essentiellement vocal.

Naissance véritable du jazz :

Vers 1880, les noirs commencent à se servir de véritables instruments de musique, apportés par les blancs. Ils jouent le blues, et on voit l'apparition du blues musical.

Les différents styles de jazz :

Le Jazz Nouvelle-Orléans : Ainsi appelé car il fut joué dans la Nouvelle Orléans. C'est l'âme du jazz et d'où découleront tous les autres styles. C'est un jazz primitif où domine l'improvisation. Ce style est celui des grands musiciens tels King Oliver, Armstrong, Bechet. Par extension il désigne tout jazz "hot". On l'appelle aussi "Dixieland".

Le style Chicago : A la suite de la fermeture de Storyville, quartier de la Nouvelle-Orléans, les musiciens émigrent à Chicago. Ils joueront toujours du jazz Nouvelle-Orléans, mais ils arriveront à une conception plus évoluée de ce style.

Le swing : est déjà un jazz plus moderne, plus rapide, précurseur du "cool". Il fut joué par des grands orchestres, tels ceux de Duke Ellington, Count Basie.

Le revival : C'est, comme son nom l'indique, le "renouveau" du style Nouvelle-Orléans, qui avait été un peu oublié. Ce renouveau eut lieu après la deuxième guerre mondiale avec Sydney Bechet, Armstrong. Bechet était assisté à Paris de jeunes musiciens tels Claude Luter, Révéliottes, et qui continuaient la tradition. A mon avis, le revival c'est la Nouvelle-Orléans complètement épuré, Bechet est arrivé à la perfection.

Le be-bop (cool) : appelé "jazz moderne". C'est une musique intellectuelle, froide, par opposition au hot. Elle subit tout de même l'influence du blues, on pourrait presque considérer le bop-blues. Ses principaux musiciens sont Dizzie Gillespie, Charlie Parker...

Après cet exposé, je vais dire ce que je pense personnellement du jazz. Pour moi, c'est une vraie musique car elle correspond à un besoin instantané d'expression. Le jazz c'est quelque chose que l'on vit sur place. J'ai vraiment aimé cette musique en écoutant des disques de Bechet. J'ai eu tout de suite "le coup de foudre". C'est bien plus profond que la Pop-music, on vibre, on a l'impression de "comprendre". C'est une musique directe, facile. Je pense que c'est une grande joie de savoir qu'on aime quelque chose, non pas parce que "ça fait bien", mais parce qu'on est "remué". Personnellement je ne comprends pas le jazz be-bop, plus intellectuel. Pour moi le Nouvelle-Orléans a beaucoup plus de charme, mais je ne condamne pas systématiquement le be-bop, c'est une évolution normale du jazz, du moment qu'elle ne sombre pas dans la vulgarité et le snobisme. Mais je crois qu'il faut commencer par aimer le Nouvelle-Orléans qui demeure l'alphabet du jazz, de par sa spontanéité, sa richesse d'expression. Voici une comparaison : On ne peut pas comprendre un poème d'André Breton, sans être passé par les poètes classiques. J'aime le jazz, car plus que la peinture, il m'apparaît le meilleur moyen d'expression. Je trouve qu'il ne faut pas trop chercher à l'analyser, il faut le ressentir au fond de soi. Il en est de même pour la peinture ou la littérature. Quand Bechet joue, il ne pense pas à des tas de choses très compliquées dites "intellectuelles", il joue simplement, avec son coeur, et c'est comme ça qu'il arrive à la pureté.

Voici les raisons qui font que j'aime le jazz, qui est véritablement un langage.

Il faut noter aussi que le jazz n'est pas une mode et qu'il coïncide avec des phénomènes sociaux, ce qui prouve encore que c'est le langage de certains hommes.

X.Z.W.*
Un élève de 3ème.

ça se prononce comme ça s'écrit .

Notes de la rédaction . et de la direction artistique.



THEATRE

- 2 Massacrons Vivaldi (epee de bois)
L' ame de l'hospice
- 3 Les Troyennes Petit theatre Moufretard
1789 Cartoucherie de vincennes

CINEMA

- 1 Millions dollars legs (W.C Fields)
Elise ou la vraie vie (Realisme sensible francais)
La vie privee de Scherlock Holmes (excellent humour)
Le crime etait presque parfait) (tres bon Hitcock)
La bataille du rail (Clement)
La piste des geants (Walsh)
Steamboat bill; junior (Keaton)
- 2 Le plaisir (Ophuls)
L a jeteo (Ch Marker)
les Max brothers aux Acacias
Les Oiseaux (Hitchock de terreur et d'inquietude)
- 3Le journal d'une femme de chambre (Bunuel)
Los olvidados " "
Nazarin " "
Mouchette (Bresson)
Masculin feminin (Godard)
Paris inconnu (sans doute une des formes du cinema de demain)
Freaks (horreur avec profondeur)

EXPOSITION

- Vasarely (Vision)
- Andy Warhol, Pop'Art (depechez vous...) (Art moderne municipal)
- Realisme fantastique (Vision)
- Dessins de leger Galerie Bernard

Monsieur Lafosse





En ce temps-là... quand 30 ou 40 skieurs envahissaient l'Alpe d'Huez, on se trouvait trop nombreux, et, en pestant, on se jurait d'aller aux prochaines vacances dans un coin plus tranquille.

Dans les villes, les rares boutiques d'articles de sport (3 pour la ville de Lyon...) tenaient lieu de cercle pour leurs clients. Sous prétexte de mise au point du matériel, on commentait la balade de la veille ou l'on se donnait rendez-vous pour le dimanche suivant.

C'est ainsi qu'un jour de décembre 193... nous décidâmes, ceux des HORNAGNAIS et du PALAIS des SPORTS, pour une fois d'accord, de rejoindre à CHAMPEUSSE les Trenoïlois de JASSI-SPORTS, qui nous avaient invités à fêter Noël avec eux chez le père MUC, au refuge du RECOIN.

* * *

Le train nous déposa à Grenoble vers 17 heures : juste le temps de traverser la ville et de prendre le car de Saint-Martin d'Uriage, qui commençait à concurrencer sérieusement l'invraisemblable tortillard dont les rails en ligne brisée vous donnaient l'impression que les roues du wagon avaient la forme d'un paquet de tabac gris.

Tout s'annonçait bien : clair de lune, froid vif, route sèche. Comme nous étions une bonne vingtaine, le chauffeur accepta, pour quelques sous, de nous pousser jusqu'à la CHEVOLTE, point extrême du chemin carrossable : une heure de moins à grimper, planches sur l'épaule et sac au dos.

Et quels sacs ! Nos mères (ou les quelques rares épouses du groupe) avaient bien fait les choses, et le casse-croûte qui suivrait la messe de minuit promettait d'être un véritable réveillon. Le NIB (1 m 60 de muscles, arrière-train surbaissé et bégayant mieux que jamais), soulevant avec peine son énorme sac Bergame, nous mit l'eau à la bouche en déclarant : "Les g.. g.. gosses, j'sais pas c'que ma - ma - ma mère a fou - foutu là-dedans, mais qué... qué... qu'est-ce qu'on va s'mettre" !

Les taciturnes, Bébé, le Pierre, le Président, qui ne gaspillaient pas leurs forces et leur souffle en vaines paroles, étaient déjà haut dans les premiers buissons qui font suite au Pré de l'Auberge, que 2 ou 3 attardés finissaient à peine d'équilibrer leurs bosses. A la file indienne, tous grimpaient maintenant en silence. Dans les sapins touffus qui tarisaient la clarté de la lune, on n'entendait que le ruissellement des eaux de fonte, se dépêchant vers la vallée - comme pour échapper au gel nocturne, l'appel d'un oiseau de nuit, ou le heurt d'un caillou généralement suivi d'un juron étouffé.

Il fallait être économe de ses gestes, car il était déjà 9 heures du soir, et, même en marchant bien, on n'y serait pas avant 11 heures - 11 heures 30.

* *
*

Plus haut, quand le raidillon rejoint le chemin muletier, ça commença à se gêner. La sapinette du sous-bois était couverte d'une pellicule de neige fraîche, glissante, qui s'épaissit rapidement. En un quart d'heure, on en eut jusqu'à mi-mollets, et cette garce de poudreuse s'infiltrait à merveille dans les chaussures. Bouboule, Jeannot et quelques autres, qui avaient essayé de "chausser", en furent pour leurs frais : la neige portait mal, et ils abîmaient leurs planches sur les pierres et les racines gelées.

Ce fut seulement au Grand Virage, là où les sapins s'éclaircissent, où la végétation hésite entre le "maxi" et le "mini", que la piste tassée par les pas des bûcherons et de leurs mulets, devint assez résistante pour trancher le débat en nous forçant à chausser.

Presque tous avaient été assez astucieux pour coller les peaux de phoque avant le départ. Les autres n'eurent plus qu'à en faire autant - et c'était commode, de nuit, par - 15, sous l'œil réprobateur des copains qui, de leur foulée égale, continuaient vers le refuge bien chaud, et avec cette lune goguenarde qui, manifestement, les prenait pour des novices.

* *
*

Vous connaissez la loi dite "De l'em... majeur" ? en vertu de laquelle c'est toujours dans la portion de route la plus étroite que vous croisez un poids lourd; que vos lacets cassent quand vous êtes pressés et que vous rencontrez la fille de vos rêves le jour où vous êtes défiguré par une rage de dents.

En montagne, cette loi peut avoir des effets tragiques, ou, tout au moins, pénibles. Les attardés n'avaient pas terminé l'opération "peaux de phoque" qu'un méchant brouillard givrèrent monta de la vallée. Masqué par la forêt, il fut sur eux d'un bloc, gelant la sueur sur les cheveux et dans le dos, engourdissant les doigts, et durcissant les moufles vides.

Avec la lune - toujours elle -, c'était le bouquet ! Voilà le groupe englué dans un halo à ne pas distinguer même le bout des spatules. Allez trouver la piste, là-dedans !

Ils pataugeaient depuis un bon moment, tantôt à droite (paf, dans le ruisseau!), tantôt à gauche (pan, dans le rocher), quand la voix du Piarre s'éleva, toute proche et si lointaine : "Grouillez-vous, c'est l'heure, pour la Messe !". Quelques minutes plus tard, le père Turc en personne, une lampe tempête au bout de chaque bras, barrait le chemin de sa masse imposante.

En quelques foulées ils furent hors des derniers sapins - et des nuages qui y étaient épinglés.

Le ciel resplendissait sur les alpages recouverts d'une épaisse couche de neige moirée. A faible distance, le refuge brillait de toutes ses ouvertures. Ils y pénétrèrent juste comme le prêtre prononçait : "Introibo ad altare Dei".

* *
*

Dans le coin du chalet opposé à la grande cheminée, où crépitaient d'énormes bûches, l'autel avait été dressé sur l'une des tables. Une cinquantaine de gars l'entourait : garçons et filles de tous âges, vieux barbichus membres du Club Alpin dans leur lourd costume beige en drap de Bonneval, deux ou trois paysans, bûcherons ou bergers. S'affairant parmi la foule recueillie, la mère Turc veillait à l'ordre : les skis, dehors; les sacs, au râtelier. Et la brosse à neige obligatoire à l'entrée, pour éviter d'inonder le plancher. Entre deux cantiques, on l'entendait admonester les nouveaux arrivants : "Allez vous secouer ! C'est pas une ta-nière, ici !".

Les vitres tremblaient sous l'éclat des voix : ferveur, gaité, contentement d'être à l'abri, au chaud, de détendre ses muscles durcis par la fatigue, et de se sentir les poumons, naguère brûlés par le rude effort dans l'air glacé, totalement disponibles pour le chant, surpuissant; tous communiant dans leur foi simple et leur même amour de la montagne.

L'office comprenait 3 messes, alors; et il n'était pas loin de 2heures quand le prêtre acheva les dernières prières du bas de l'autel.

* *
*

En quelques instants, les tables furent disposées en carré autour de la pièce, le contenu des sacs, vidé et mis en commun. Oh ! il n'était pas question d'un festin de Gargantua : 4 heures de portage, ça fait éfléchir. Les vieux, méthodiques et économes, déballaient des fruits secs, du pain complet, une petite gourde de rhum ou de Marc du Bugey. Les jeunes, un peu n'importe quoi : une rosette de Lyon, une bouteille de champagne (rares : le verre, c'est un poids inutile), un gâteau de riz, une tomate, des rigottes ou un pot de la confiture maternelle.

Dans le coin le plus bruyant, le Hib s'empêtrait dans les cordons de son Bergère, dans sa hâte d'étaler les prestigieuses et pesantes victuailles qui l'avaient tant fait souffler pour monter. Première surprise : pas de pain, et rien à boire. Deuxième : un beau paquet, noué d'un élégant ruban aux couleurs du club. Il le dépose avec précautions au beau milieu de la table (Dam, dam, dame, c'est qui... qui... qu'il est lourd !), défit délicatement la faveur noir et or, et, au milieu d'une indicible rigolade, découvrit ... deux belles briques de charbon de 10 kilos chacune.

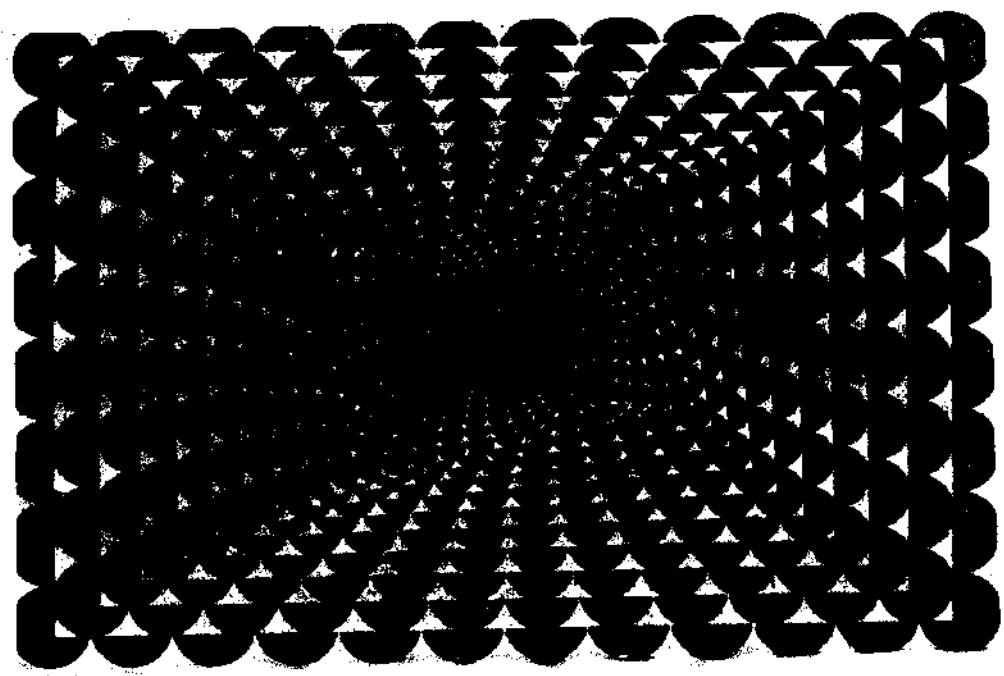
Mais sa déconvenue fut courte. Des sacs voisins, sortaient les vivres subtilisés par les copains avant le départ de Lyon, tandis que Hib montait les fixations

d'une cliente des "Montagnards". Et, pour la première fois de sa vie, la mère Turc eut du charbon à brûler dans le poêle de la cuisine du Recoin.

D'un bout de la table, celui des vieux, vite venus à bout de leurs rations... rationnelles, s'élevaient déjà des chants, repris en chœur par toute l'assistance : vieilles chansons de montagne, airs populaires du folklore, Noël d'un peu partout. Un berger provençal (contraint d'hiverner car il avait été surpris par la neige et avait dû trouver refuge pour ses brebis dans les rares chalets de Chamrousse), se tailla un beau succès en jouant sur son fifre des airs de son pays. Nous nous essayâmes même à la farandole des tambourinaires d'Avignon, mais nous avions les jambes trop lourdes et c'est une danse difficile. Essayez, pour voir !

Vers 4 heures, la voix de la sagesse, celle de la mère Turc, nous invita fermement à prendre un peu de repos, par un argument sans réplique : "Tout à l'heure, quand vous n'en pourrez plus, c'est le père Turc qui devra aller vous chercher dans la neige".

... Au dehors, dans l'oppressant silence des nuits de ce temps-là, la lune, son service terminé, se laissait embrasser par le Grand Pic de Belledonne.



Ne! ce poème de Paul en Page 20, c'était pour boucher un trou!
NA

LIFETIME

Depuis environ deux ans un nouveau courant musical a déferlé sur l'Europe, situé au carrefour du Free-Jazz et de la Pop musique. Il emprunte au premier la liberté des thèmes, la grande part laissée à l'improvisation, au second la rythmique monolithique ainsi qu'une grande homogénéité entre les divers instruments. Pour assimiler ces deux styles, il fallait des musiciens possédant un large registre musical, très imaginatifs et surtout d'une grande virtuosité. Ceci explique que très peu de musiciens sont capables d'assumer la lourde tâche de fondre deux formes de culture si différentes pour les mouler en un genre unique qui soit supérieur aux deux précédents. Cependant 4 hommes ont tenu le pari et l'ont plus que gagné. Ils forment le "Tony Williams lifetime" et arrivent tous d'horizons très différents.

Tony Williams, batteur de Miles Davis à 15 ans, est considéré actuellement comme un, sinon le meilleur batteur de son époque, son style qui s'écarte des sentiers battus par les pionniers du jazz et du rock, utilise sans préférence toutes les ressources de son instrument, il tisse derrière ses trois autres lanons une toile rythmique qui se renouvelle toujours sans jamais perdre de son efficacité. Nous sommes bien loin du batteur "planteur de clous" comme ceux du rock.

Jack Bruce (guitare basse) ne compte plus les musiciens célèbres avec lesquels il a joué (Graham Bond, Jen Hiseman, John Mayall, Eric Clapton, Larry Coryell...). Il donne cette assise rythmique indispensable à la cohésion du groupe. A remarquer qu'il est le seul musicien pop du lifetime.

Que dire de John Mac Laughlin sinon que comme les autres il est excellent. Sa technique a évolué depuis le disque enregistré avec Miles Davis ainsi que celui fait avec John Surman (saxophone). La dextérité a fait place à une recherche sonore constante. Sa guitare vomit des notes traînantes mais derrière ce bourdonnement nous retrouvons le guitariste de jazz notamment dans "Allah be praised" et certains backs qu'il effectue à une rapidité incroyable à faire pâlir d'envie des gens comme Alvin Lee (qui n'est pas si rapide que l'on s'accorde à le dire).

Enfin l'orgue tenue par Larry Yong produit cette tension électrique qui caractérise le "sound" du lifetime, il s'insère partout sans jamais s'imposer.

On ne pourrait parler plus longuement du groupe et surtout de sa musique car chacun la comprendra peut-être différemment. Elle est en effet très riche et ne se limite pas aux simples phrases musicales apparentes. Bien sûr elle est très dure à écouter et ne prétend pas faire de la démagogie en s'adressant à tout le monde (tant mieux d'ailleurs elle n'y perd rien). Mais ceux qui l'aimeront et la comprendront, auront quand même bien de la chance et je leur souhaite un bon voyage, tant pis pour les autres.

Frédéric SCHEID.

- Poemes -

Ecriture Automatique.

- franche enflammee -

festucule sur le podium des silences
en exultant dans mes mains d'altiste

l'écriture carlate

du soleil qui s'effolache

curios les radiateurs sarcophages

au profil émaculé

radec la bene dans nos gorges

et ramache les turbouchons geants, qui viennent se vider dans l'air

geus esclates de vie

et saucis enfin,

recombais dans la nuit

le fission hexagonale de la vie.
G.A.T

Mangez les mentions utiles -

jeux faits sur les luges
l'amour avec une feuille morte
je veux faire

l'amour avec la nuit

sur la maison de gorges noies

et le rendre galeux de l'ombre qui m'entoure

je suis a la suite autres des paysages de l'homme
a l'amour incertain du temps

a la jeunesse autornale de la beauté

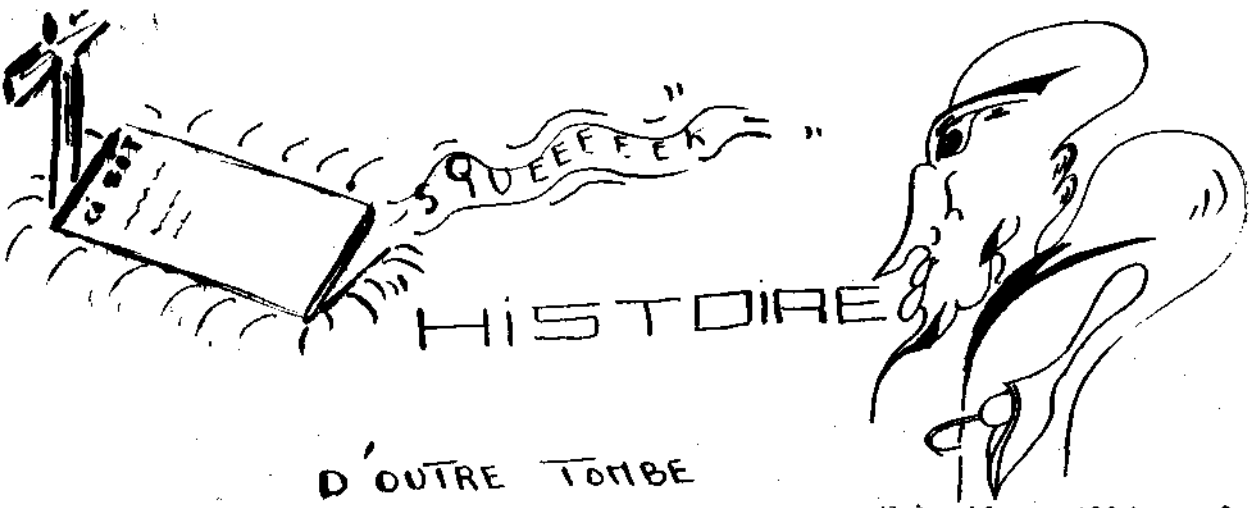
et a sa recog'site' faumante,

aux circeux speculatem

aux maisons qui croient les sillons du soir

et don salat discret vont se coucher les mains dans les poches.

G.A.T



Très déconseillé aux âmes sensibles
L'auteur.

La nuit avait recouvert de son noir et épais manteau de velours la terre assoupie dans une profonde quiétude.

Néanmoins il me semblait entendre monter dans l'air une sorte de musique sinistre, dont les notes grêles, grinçantes et aigües semblaient happées par l'atmosphère noyée dans une obscurité opaque.

Un léger rayon de lune perçait péniblement la couche dense et immobile des nuages massés au-dessus du vieux cimetière désaffecté. Ce timide rayon de lune se reflétait sur une tombe archaïque et délabrée. Malgré le peu de lumière, je distinguais nettement l'herbe et les toiles d'araignées qui avaient envahi ces éboulis épars.

Tout pouvait porter à croire à la probabilité douteuse bien que compatible de l'existence délibérément oubliée d'un personnage à l'aspect sépulcral et mystique, qui devait à un moment impromptu surgir des entrailles profondes de la terre.

Malgré l'environnement peu rassurant et point engageant, je me sentis poussé inexorablement par une force aussi extraordinaire qu'inexplicable vers cet endroit que je souhaitais être désert.

Extirpé à ma léthargie méditative, je me trouvais par je ne sais quel enchantement dehors.

Le froid était mordant, une brise violente faisait ployer les arbres tantôt à droite, tantôt à gauche et dans leurs ondulations, je croyais ouïr une plainte, un murmure indistinct juste perceptible par une oreille exercée.

L'allée était déserte, seul un chat errant, sorti de je ne sais quel toit, émit un miaulement lugubre puis disparut.

Il devait être minuit, une corneille sortie de je ne sais où, poussa un cri sinistre et rauque puis, m'ayant frôlé la tête, s'envola et disparut.

Je dépassais maintenant ce qui dût être la porte du vieux cimetière. SEULS quelques vestiges de tombes antiques, de colonnettes renversées et de chrysanthèmes fanés ornaient cet endroit très peu enviable et très peu envié.

A peine avais-je fait quelques pas dans l'enceinte de la vieille nécropole qu'une myriade de lueurs bleuacées s'accrochèrent à mes pas, telles des chiens fidèles désireux d'accompagner une personne chère.

Ces multiples scintillements m'entourèrent bientôt et se mirent à tourner autour de ma taille en une ronde infernale.

Une frayeur immense s'empara de tout mon être; j'aurais pu crier, hurler comme un dément, prendre mes jambes à mon cou et m'enfuir, mais j'avais les mâchoires serrées, la gorge sèche, les membres raidis, les muscles tendus, les doigts crispés, les jambes ankylosées. J'avançais droit devant moi tel un automate attiré par une force occulte invisible.

Soudain mes narines furent prises par une abominable odeur de viande avariée, j'avançais encore de quelques mètres et restais figé, interdit, écoeuré... Un gerfaut perché sur ce qui dut être une pierre, rongait et arrachait la chair (sans aucun doute humaine) d'un os à l'apparence TIBIATIQUE ?... A quelques pas de cet endroit, ses congénères se régalaient joyeusement en un festin macchabérique. Ils étaient occupés à dépecer un cadavre fraîchement inhumé et se disputaient sa chair (qu'ils devaient trouver fort savoureuse) à grands coups de bec. Bientôt le malheureux cadavre ne fut plus qu'un immonde et nauséabond tas d'os et de viande sanguinolente et triturée en tous sens. Du sang perlait encore des becs rapaces et leurs pieds patageaient dans des flaques de sang répandues un peu partout, les nécrophages avaient dû bien festoyer car je pouvais contempler à ma guise plusieurs crânes mal dépecés, peut-être que les convives malvenus n'appréciaient pas particulièrement la viande sub-crânienne de l'être humain (ils n'avaient que l'embaras du choix).

Leur préférence en matière de viande se portait surtout vers les estomacs et les parties charnues des macchabées car l'environnement de ces parties grouillait en matière d'immondes volatiles "funéréro-carnassiers"; je compris donc que c'était de là qu'émanait cette odeur putride et fétide de charogne en putréfaction qui s'exhalait dans tout le cimetière. Ayant jugé que j'en avais assez vu et surtout ne voulant finir déchiqueté et trituré pour servir de viande fraîche à ces carnassiers profanateurs (dévoré mort, passe encore, mais dégarni de mes viandes vivantes, je ne pouvais le concevoir, aussi piquant un sprint de championnat du monde catégorie vitesse sur longue distance, prenant mes jambes à mon cou (cette fois plus aucune hésitation), je m'efforçais de mettre le plus de distance entre cet endroit et moi-même.

Mais bientôt le souffle me manqua et je m'affalais telle une souche face contre terre; quand je repris mes esprits, une main osseuse me caressait les cheveux, je levais un oeil pour remercier l'âme charitable qui s'était penchée sur moi et, au comble de la stupéfaction, ne vis qu'un drap brillant dans la nuit qui gravitait autour de moi; doncement je tendis une main, saisis le drap et l'attirais vers moi; oh horreur morbide !... Je ne vis qu'un squelette qui me regardait fixement puis tel un diable, se mit à danser autour de moi et tordait son corps en multiples contorsions compliquées; bientôt des dizaines de spectres grimaçants et osseux rejoignirent leur acolyte et se mirent à danser en un ballet macchabérique et hallucinant sans orchestre ni effets musicaux.

De surcroît, au milieu de ce ballet fantomatique, une vieille sorcière hideuse apparut; elle était tout de noir vêtue d'une longue robe en loques et d'un fichu noué autour de sa tête. Elle me contemplait fixement, ses yeux vitreux brillaient d'un mauvais éclat et, de son épaule, un gerfaut dodelinait de la tête; soudain la vieille sorcière se mit à rire et je pus à loisir admirer ses mâchoires édentées d'où pendaient deux dents interminablement longues et brillantes sous l'éclat sardonique de la lune qui s'était maintenant bien levée. Dans un chaudron surgit d'une tombe et sur un feu apparu par miracle, la hideuse apparition apprêtait

ses ingrédients pour faire bouillir je ne sais quel accommodement culinaire diabolique, toujours accompagnée par les spectres qui chantaient maintenant; j'avais échappé au gerfaut et allais être sacrifié à je ne sais quelle divinité infernale dans un cimetière (l'endroit idéal hm !...); voyant approcher ma fin, je me mis à hurler comme un possédé... soudain je sentis un choc brutal et me réveillais en sursaut, mes draps, couvertures et oreillers jonchaient le sol, ce n'était heureusement qu'un mauvais rêve (ouf !...).

Ch. PEZKALLA.

PETITION POUR VIDER PA.VI

Signatures: G.A.T

TRIBUNE

LIBRE



Burgos, Basques, Franco, voilà trois noms qui furent ces derniers temps objet à scandale et qui nous montrent bien jusqu'où l'homme peut accéder pour jouir du premier don que l'on doit avoir sur la terre : la liberté.

Toutefois nous pouvons nous "féliciter" de l'heureuse fin que cette affaire a prise (dont vous connaissez les événements) et de la clémence presque trop bonne du vieux caudillo.

Ce ne sont sûrement pas les manifestations qui se sont déroulées dans les pays européens qui sont la cause de cette amnistie mais plutôt un coup bien préparé par Franco qui occasionnerait la remontée de sa "popularité" en Espagne. Bien que la grâce donnée aux révolutionnaires basques ait été mal reçue par les phalangistes et les hommes d'extrême-droite, Franco ne s'en soucie guère car il possède le soutien de l'armée et peut-être pense-t-il à se retirer (bien que dans son discours de Madrid, il nous montre fort bien son intention de rester) surtout lorsque l'on a droit à des manifestations soutenant son régime et manifestation "soutenue" par l'armée.

Les manifestations louant presque le caudillo comme un "dieu", atteignirent un nombre impressionnant de personnes : 100 à 150.000.

Bien sûr il y avait beaucoup de pro-franquistes ou bien les gros bonnets de l'industrie, mais fait étonnant, il y avait des hommes du peuple qui criaient (ces derniers) malgré eux (peut-être et même sûrement) leur soutien au général.

L'armée a dû avoir recours pour augmenter l'effectif de sa manifestation, à un vieux remède qui consiste à renvoyer chez vous et à vous conseiller d'aller vous époumoner ou bien de grossir le nombre sous peine d'aller faire un petit séjour dans les jolies prisons espagnoles où les réceptions ne sont pas toujours des plus tendres. Mais ceci fera l'objet d'un prochain article.

J.J.A.

Exiges PAVI chez votre libraire habituel...

Note de la direction artistique

L'interdiction d'« Hebdo-Hara-Kiri » provoque diverses protestations

Après l'arrêté de M. Raymond Marcellin, ministre de l'intérieur, en date du 4 novembre et paru au Journal officiel du 15 novembre, les dirigeants de l'hebdo Hara-Kiri (1) ont publié le communiqué suivant :

« En vertu d'un arrêté du 4 novembre 1970 paru au Journal officiel du 15 novembre 1970, page 10 524, l'hebdo Hara-Kiri fait l'objet des deux mesures d'interdiction définitive prévues à l'article 14 de la loi du 16 juillet 1949 :

» Article premier : Interdiction de donner ou de vendre à des mineurs de dix-huit ans l'hebdo Hara-Kiri.

Article 2 : Est interdite l'exposition et la publicité pour cette publication.

» En vertu de la loi 6717 du 4 janvier 1967, si un journal a fait l'objet des interdictions susdites, il devra être exclu de la société coopérative et ne pourra être admis dans aucune autre ».

» Cette exclusion des sociétés coopératives de messageries de presse entraînant l'impossibilité totale de diffuser le journal dont le seul droit qui lui reste est de se faire imprimer, l'hebdo Hara-Kiri, hebdomadaire politique, cesse de paraître.

(1) L'hebdo Hara-Kiri qui a commencé à paraître en 1969 était diffusé à environ cent mille exemplaires. Selon son rédacteur en chef, François Cavanna, l'hebdo Hara-Kiri qui se qualifiait lui-même de « bête et méchant » était « un journal de rigolade, par un journal de combat, un journal qui ne redoute pas même le vulgare pourvu qu'elle ne soit point sottise ». Le mensuel Hara-Kiri édité par la même société a été frappé à deux reprises d'interdiction « définitive », en 1961 et en 1966. Les éditions du Square publient un autre mensuel, Charlie.]

» Cette mesure d'interdiction, purement administrative, dont les motifs ne sont pas donnés, contre laquelle un journal n'a aucune possibilité de présenter sa défense, ni aucun recours, ni aucune possibilité d'appel, est en fait un arrêt de mort pur et simple. En effet, sous couleur de protéger l'enfance contre des publications qui ne lui sont pas destinées, en vertu d'une loi de 1967 complètement ignorée de l'opinion et beaucoup trop mal connue des journalistes eux-mêmes, le pouvoir dispose d'un formidable outil d'étranglement de la liberté de la presse dont l'hebdo Hara-Kiri est le premier à faire les frais.

D'autre part, à l'issue de sa première assemblée générale, le 16 novembre, le Comité de défense de la presse et des journalistes, qui groupe deux cents journalistes répartis dans vingt-six rédactions, a publié le communiqué suivant :

» Le comité constate que l'ambiguïté de cette interdiction est totale puisque l'on supprime cet hebdomadaire au nom d'une loi sur l'enfance alors qu'il s'adresse aux adultes. Le comité se demande dans ces conditions si, pour demeurer légale, la presse doit actuellement demeurer résolument infantile.

» Le comité constate qu'il ne s'agit ni plus ni moins que d'un détournement de l'esprit de la loi dans le but de supprimer un journal dont le contenu politique déplait aux autorités. Le comité proteste violemment contre cette nouvelle atteinte à la liberté de la presse et met en garde l'opinion publique contre la progression de ces atteintes.

» Le comité se déclare solidaire

de ses confrères d'Hara-Kiri, exige l'annulation d'une mesure qui entrave la liberté de publier au moyen d'un artifice qui masque les véritables raisons et appelle tous les journalistes à écrire à M. Marcellin, ministre de l'intérieur, pour lui faire part massivement de leur indignation.

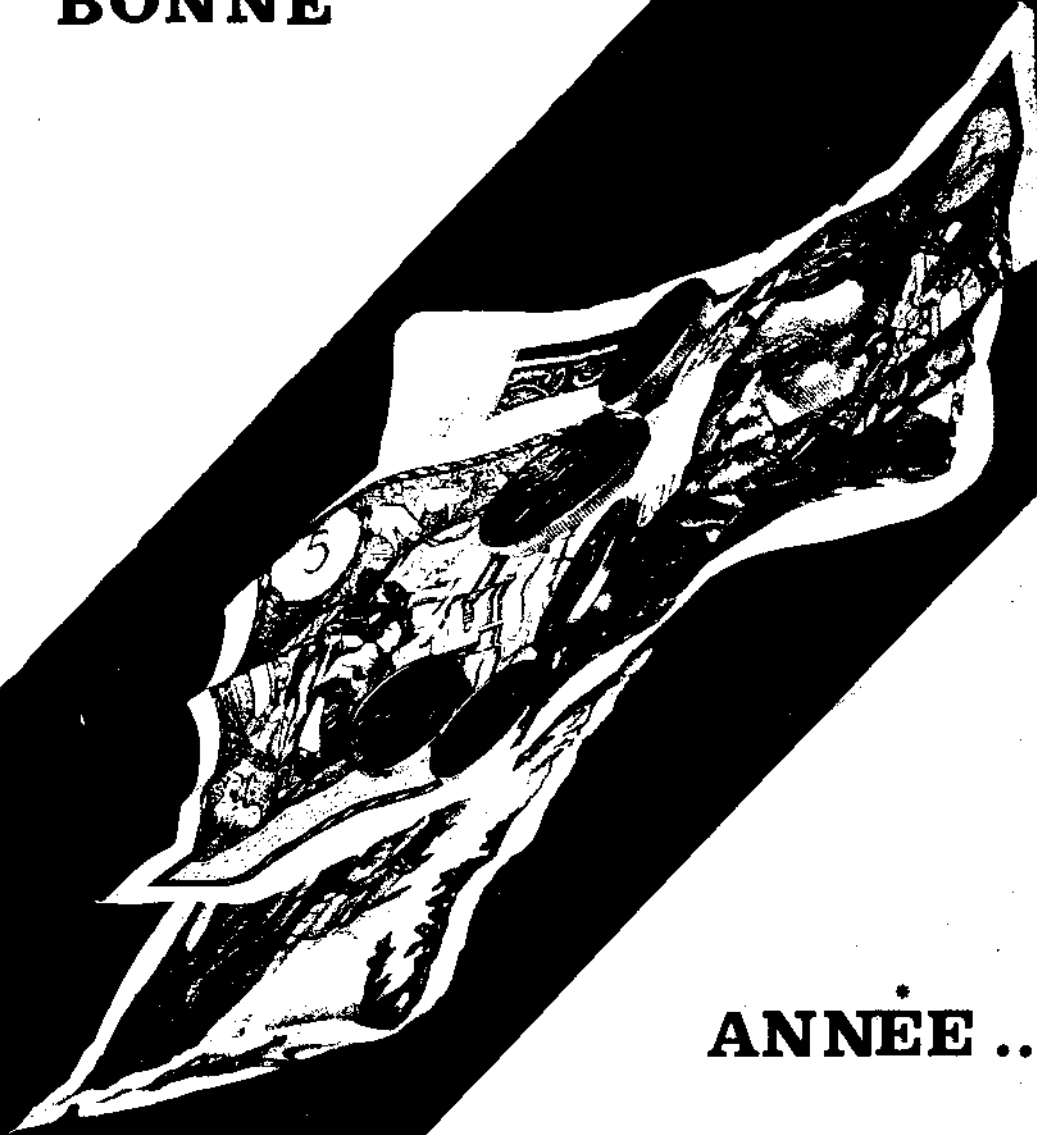
[Le texte de loi auquel se réfère l'arrêté du ministre de l'intérieur dispose en son article premier : « Sont assujettis aux prescriptions de la présente loi, toutes les publications, périodiques ou non, qui, par leur caractère, leur présentation ou leur objet, apparaissent comme principalement destinées aux enfants et adolescents. »

L'adverbe « principalement » qui figure dans cet article permet, de douter qu'il puisse véritablement s'appliquer à la publication incriminée. De sorte que l'on peut craindre qu'il ne s'agisse d'un détournement de la lettre même de cette réglementation.

Certes, les dirigeants de « Hara-Kiri » sont en droit d'introduire, devant le tribunal administratif de Paris, un recours pour excès de pouvoir contre cette décision. Il n'est pas moins évident que le jugement obtenu, s'il était favorable à la publication, ne saurait remédier en temps utile à une mesure dont les fondements juridiques, sinon le bien-fondé tout court, apparaissent comme douteux.

En revanche, la prohibition de vente aux mineurs n'interdit pas aux entreprises de groupe d'assurer la distribution du périodique. Elle n'interdit pas non plus aux vendeurs de le tenir à la disposition de la clientèle adulte. L'article 7 de la loi du 4 janvier 1967 dit en effet qu'ils sont simplement libérés « de l'obligation de participer à la vente de cette publication ».]

BONNE



ANNEE ...